

RAISON,
OU,
IDÉE
DE LA POESIE.

00.948.

RAISON, OU, IDÉE
DE
L A P O E S I E ;
O U V R A G E

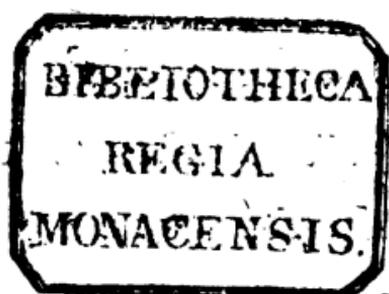
Traduit de l'Italien de GRAVINA,
Par M. RÉQUIER.

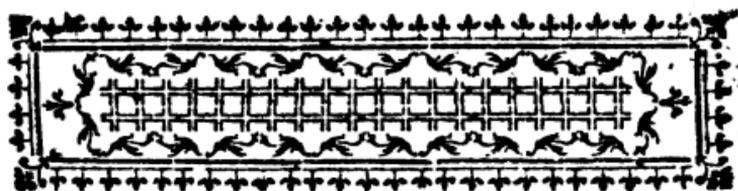
T O M E I.
De la Poësie Grecque & Latine.



À PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez [Jean-Baptiste DESPILLY, à la vieille Poste.
Augustin-Martin LOTTIN, au Coq.

M D C C L V.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.





AVANT-PROPOS.

J'Entreprands de faire parler notre Langue à l'un des plus grands Ecrivains que l'Italie ait produits. La lecture de ses Ouvrages le fera mieux connoître que tout ce que j'en pourrois dire. Néanmoins, si les préjugés ont lieu à l'égard des productions d'esprit, l'on peut en concevoir d'avance de très-avantageux en faveur de celle dont je donne ici la Traduction, & des autres qui la suivront. Ces préjugés naissent à juste titre de l'approbation générale des Scavans de toutes les Nations. Mais, parmi tant de suffra-

a ij

ges glorieux , on doit distinguer celui de deux Dames également illustres par leur génie , leur goût & leur érudition. L'une est celle à qui Gravina dédie son Ouvrage ; l'autre est feuë Madame la Comtesse de Quailus.

• L'on sçait de quoi le sexe est capable , lorsque , renonçant au frivole , source de travers & de faux goûts , il s'applique sans réserve aux connoissances : on le voit pour lors marcher librement & d'un pas ferme dans le chemin du vrai , & franchir tous les obstacles que le faux lui oppose , avec autant de legereté qu'il en parcouroit auparavant tous les

AVANT-PROPOS. v

objets. Quelles lumieres ! quel discernement ! quelle délicatesse ne découvrent point dans le sexe ces efforts si généreux & si opposés à ses penchans ! Tel fut le partage des deux Dames célèbres que je viens de citer. La premiere accepta avec transport la dédicace des Ouvrages de Gravina ; elle l'excita à en produire de nouveaux , & le protégea sans cesse : la seconde ne lui fit pas un moindre accueil après sa mort , en prenant la plume pour le faire connoître à la France. *

* Madame la Comtesse de Quailus, Mere du Comte de ce nom, si cher à la France par ses qualités personnelles & ses rares talens , avoit commencé de traduire Gravina.

J'ignore jusqu'à quel point Madame la Comtesse de Quailus avoit poussé son travail ; mais je sçais qu'il faut avoir bien du courage , je dirois presque de la témérité , pour l'entreprendre après elle. Gravina n'est point un Ecrivain ordinaire : il égale aisément les plus fameux d'Italie , & il en laisse peu qui puissent aller de pair avec lui. On diroit même qu'il aspire à se distinguer de tous les autres , par le genre de style qu'il employe. Mais sa diction rare & choisie est la moindre de ses prérogatives. La force & la justesse de ses raisonnemens , la vérité de ses idées , l'éleva-

tion de ses pensées , ses connoissances physiques, l'excellence de sa morale , l'ensemble admirable de toutes ces parties , font cause qu'on ne le sent bien que quand il parle sa langue ; ou , pour mieux dire , quand il s'énonce dans le style qui lui est propre. Son discours sur la Poësie Greque & Latine que l'on va lire, est dans l'original moins un Traité raisonné, selon la méthode & le langage des Arts, qu'un vrai Poëme , un assortiment de tableaux du coloris le plus vif, & un lumineux assemblage d'expressions , auxquelles il ne manque que la rime.

On trouvera sans doute

a iv

viiij *AVANT-PROPOS.*

étrange qu'un homme accoutumé à peindre si vivement, se soit laissé aller à des idées abstraites, qui, loin de fournir au pinceau d'un Ecrivain, diminuent d'ordinaire sa hardiesse, à cause qu'elles demandent d'être rendues avec moins de force que de netteté, avec plus de naturel que de coloris; mais la surprise du Lecteur cessera quand il verra ces mêmes idées, quelque abstraites qu'elles soient, énoncées avec toute la grace & la vivacité de celles qui prêtent le plus à la Poësie, & figurer dans les tableaux que Gravina présente à tout moment, comme les plus brillantes &

les plus lumineuses. Elles ont non-seulement cet avantage, mais elles sont encore puisées dans les sources les plus pures du vrai, pour la découverte duquel notre Auteur creuse aussi avant qu'il peut, & pénétre jusqu'à la racine primitive de chaque chose. C'est ce qui rend la Métaphysique, qu'il a mêlée dans ses Ecrits, si satisfaisante, comme fournissant à l'esprit des principes sûrs, pour découvrir tout d'un coup ce qu'il lui importe le plus de connoître; c'est-à-dire, la nature & la vérité. C'est à ces deux points que Gravina rapporte tout ce qu'il dit; c'est d'eux, comme d'un centre

x *AVANT-PROPOS.*

commun que partent ces raisonnemens sans réplique, qui déterminent la regle du goût, qui en rapportent toute la gloire aux Anciens, & qui, sans avoir rien de commun avec les Ecrits des sçavans judicieux des autres Nations, en renferment toute la force, & n'accordent aux modernes d'autre mérite que celui qu'ils empruntent de la noble imitation de leurs devanciers.

Voilà en peu de mots ce que j'avois à dire de mon Auteur. Je prie en grace les amateurs des belles connoissances de vouloir bien me communiquer dans mon travail leurs lumieres avec leur critique ;

AVANT-PROPOS. xj

je me ferai un devoir de déclarer ce que je leur devrai, d'enrichir mon Ouvrage de leurs observations, & de les tourner toutes à l'avantage du Public.



V I E
DE L'AUTEUR.

JEAN - VINCENT GRAVINA
J. nâquit le 18 Janvier 1664
à Roggiano, dans la Calabre
Citérieure, de parens assez dis-
tingués dans le pays. Il fut
envoyé fort jeune à Scalea,
Fief des Princes Pinelli : Ce
fut là qu'il commença ses étu-
des, sous Gregoire Caloprese
son cousin germain, fameux
Ecrivain de ce tems-là. Gra-
vina fit, par les soins de son
parent, de grands progrès
dans les Belles-Lettres & dans
la Philosophie. Il avoit déjà
acquis à l'âge de 16 ans bien
des connoissances, lorsqu'il

VIE DE L'AUTEUR. xiiij

alla à Naples où il s'appliqua à la Jurisprudence & à l'étude de la Langue Greque & Latine , sans négliger la sienne. A l'âge de 25 ans il passa à Rome , & quelques années après il y fut fait Professeur de Droit Canon dans le College de la Sapience ; emploi qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Dès l'année 1691 il commença d'enrichir le Public de ses productions. Parmi une foule d'Ouvrages qu'il a donnés , & qui ont été généralement estimés , on remarque surtout ses trois Livres de l'origine du Droit Civil ; * deux

* Ces deux Pièces , dit le Journal Littéraire , dans la lecture desquelles on ne

Pièces , dont l'une est sur le mépris de la mort , & l'autre sur les bornes qu'on doit mettre à la douleur après la perte des personnes qui nous sont chères , & l'Ouvrage dont nous donnons ici la Traduction. Plusieurs Universités d'Allemagne & d'Italie voulurent attirer Gravina, & firent des démarches pour cela ; mais rien ne put l'engager à sortir de Rome. Il y fit ses délices de l'étude , à laquelle il don-

peut dire si la douceur de l'expression l'emporte sur la beauté des pensées , ou la beauté des pensées sur la douceur de l'expression , suffissent pour faire regarder Gravina comme un Orateur dont l'ancienne Rome se seroit glorifiée.

noit même dans ses dernières années jusqu'à dix ou douze heures par jour ; & quand ses amis l'avertissoient de se modérer , il ne leur faisoit d'autre réponse , sinon que l'étude étoit son plus grand plaisir.

Il fut un des Fondateurs de l'Académie des Arcades , sous le nom d'*Opico Erimanteo*. Cette Académie se forma à Rome par les soins de quatorze personnes que le goût des Sciences & des Belles Lettres avoit souvent rassemblés chez la Reine Christine de Suède. Cette Princesse , quoique morte , en fut nommée la Protectrice. Peut-être attendit-on sa mort pour ne pas

s'engager à choisir après elle une suite de Protecteurs qui auroient pû donner atteinte à la liberté. C'est au moins à ce qu'on présume l'esprit de la troisiéme Loi des Arcades, laquelle commence par ces mots, *Patronus nullus esto*, qu'il n'y ait aucun Protecteur. Ce fut en 1696 que ces Loix furent établies. Il n'y en eut que dix que Gravina, l'un des Fondateurs, fut chargé de rédiger dans la langue & le style des douze Tables: Voici de quelle maniere Gravina parle lui-même de ces Loix.

Il n'y a rien, dit-il, dans ces Loix qui soit étranger, rien que d'autres ayent fourni. Tout
ce

DE L'AUTEUR. xvij

ce qui s'y trouve étoit chez nous , tout est de nous-mêmes , & le sens n'est que celui qu'on a tiré de vos anciens Commentaires. Peut-être même que de l'assemblée d'aujourd'hui il arrivera qu'ayant publié nos Loix , la vertu , pour ainsi dire , se laissera voir , & que la tranquillité de la vie , présentée dans ces Tables , s'offrira à vos yeux ; de manière que ceux qui sont enflés des grandeurs & des biens du monde , sentiront combien le mépris des richesses est au-dessus des richesses mêmes ; & combien ceux-là sont mieux avisés qui préfèrent aux biens d'une fortune inconsistante & périssable , les avanta-

6

ges de la science pour laquelle nous avons établi ce genre de vie. Ceux en effet que l'ambition & l'amour des richesses agitent, sont souvent submergés par les flots avant que d'avoir vû le Port, même de loin; ou s'ils se sauvent, après de grands travaux, leur cupidité s'augmente avec leurs Emplois, de plus hautes espérances les flattent; la crainte des complots de leurs Compétiteurs les inquiète; de sorte que ces hommes imprudens se préparent, dans l'accomplissement de leurs desirs, des sujets d'une inquiétude continuelle. Malheureux, qui, pour obtenir les douceurs & les grandeurs de

la vie, font un si indigne usage de la vie même, & qui n'acquiescent ce qu'ils appellent honneurs que par leur propre perte.

Gravina fut extrêmement exact à remplir tous les devoirs d'Académicien pendant 21 ans. Après ce tems-là, quelques dégoûts qui lui vinrent de la part de ses confreres, peut-être même l'envie de se distinguer, l'engagerent à faire schisme. Il attira dans son parti quelques Arcades de ses amis, & voulut établir avec eux une nouvelle Académie, sous le nom d'*Anti-Arcadia*, dans le dessein, selon quelques-uns, d'en être le seul Chef.

Cette Académie n'eut point lieu , & Gravina & ses confreres furent rayés de la Liste des Arcades.

Cependant la démarche qu'il venoit de faire , & l'ascendant qu'il sentoit que son mérite lui donnoit sur les autres Sçavans d'Italie , lui attirerent la haine de plusieurs personnes , entr'autres du fameux Sectanus. C'est le nom qu'emprunta un Sçavant de la ville de Sienne , homme très-mordant , qui commença de publier dès l'an 1692 des Satyres très-violentes , dans lesquelles il déchiroit quantité de personnes distinguées de

l'un & de l'autre sexe. Il y attaquoit principalement Gravina, en le désignant tantôt sous le nom de Philodème, tantôt sous celui de Bion. Ces Satyres eurent d'abord un grand cours: mais M. Marti, Doyen d'Alicante, qui se trouvoit à Rome vers l'an 1738 les ayant attaquées par un Ouvrage intitulé *Satyromastix*, comme qui diroit *Fleau des Satyres*, il les fit tomber dans un grand discrédit. Néanmoins il paroît que Gravina ne fut pas tout-à-fait insensible aux coups que lui porta son adversaire, puisqu'on a trouvé parmi les manuscrits

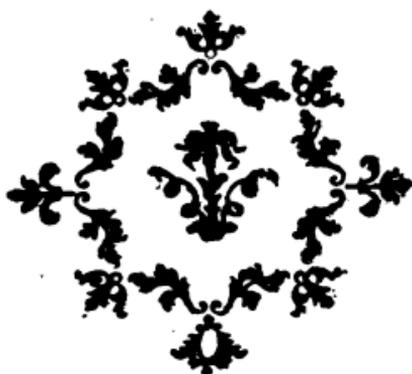
des Verrines contre ce Satyrique, intitulées *Demaclationes seu Verrinæ in Sectanum*.

Quoi qu'il en soit, de ces Satyres, elles n'ont donné aucune atteinte à la gloire de Gravina. Les Sçavans de toutes les Nations lui rendront à jamais la gloire qu'il mérite. Il s'est justement acquis leur approbation par ses Ouvrages immortels, & par son application infatigable à l'étude des belles connoissances, étude qu'il a continuée jusqu'au dernier soupir, malgré l'altération considérable de sa santé. Il y avoit seize ans qu'il étoit tourmenté de tems en

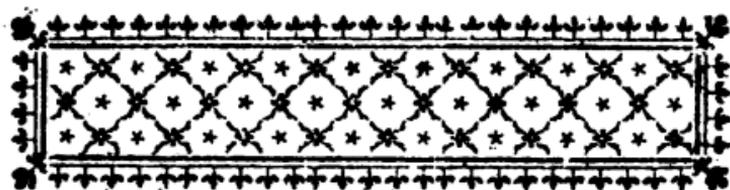
tems de douleurs d'entrailles. Il y succomba enfin, & mourut le 6 Janvier 1718, âgé d'environ cinquante - quatre ans. Il avoit fait lui-même son Testament en Latin en faveur de l'Abbé Metastasio. Il lui laissa des biens considérables, & entr'autres une Bibliothéque nombreuse & bien choisie. Il estimoit principalement la Bible, le Corps du Droit, Homère, Platon & Cicéron, & il regardoit la lecture des autres principaux Auteurs Grecs & Latins comme un amusement utile. Après sa mort, Vincent Leonio, l'un des Arcades, ayant assuré l'Acadé-

xxiv. *VIE DE L'AUTEUR.*

mie , que Gravina avoit toujours eu de l'estime pour elle , & qu'il avoit témoigné , les derniers mois de sa vie , beaucoup de desir d'y rentrer , on remit son nom sur la Liste.



RAISON



RAISON

DE

LA POÉSIE,

OUVRAGE

Traduit de l'Italien de Jean-
Vincent GRAVINA.

*A Son Excellence Madame COLBERT
Princesse de Carpegna.*



UNIQUE, illustre
Colbert, se distingue dans
le monde par son génie
& par son érudition, est digne d'être
admiré : mais le plus recommanda-
dable dans ce genre est, à mon avis,
celui qui parvient à ce but glorieux

A

par des efforts volontaires plutôt que par un hasard né du besoin *. Tels sont les mortels , qui sortis d'un noble sang , ont été nourris dans le sein de la prospérité ; laquelle habitant presque toujours loin des vertus , en détourne aussi d'ordinaire le cœur humain. Il n'en fut pas ainsi de ceux dont je parle. Ils sçurent passer des grandeurs , des dignités & des autres biens fragiles & vulgaires à la possession immortelle du sçavoir ,

* L'Auteur veut dire par-là , qu'on doit admirer davantage les personnes qui embrassent les sciences par goût , & qui s'y distinguent par de libres efforts , que celles qui n'y réussissent que parce que leur état & le besoin les y forcent ; ce qui est pour lors un espece de hasard né du besoin.

comme de l'ombre à la lumière ; ils se mirent ainsi par leur mérite propre au-dessus des plus grandes faveurs du Souverain ou de la fortune. C'est dans ce nombre que le consentement universel & juste de notre siècle vous place honorablement ; vous, qu'un naturel heureux, & l'ardeur du génie firent parvenir aux plus hautes connoissances par les routes les plus difficiles : vous, favorisée des dons de la nature les plus aimables & les plus rares ; dons qui éteignent communément dans ceux qui les possèdent le goût des plus solides biens. Vous, comblée de richesses, étueils pour tout autre, & pour vous, degrés qui élèvent aux vertus. Vous, assujettie à toutes les délicatesses du

A ij

sexe , excuse pour les ames ordinaires , & surcroît de gloire pour la vôtre. Vous enfin , environnée de l'éclat de cette noble origine que vos ancêtres firent passer avec eux d'Ecosse en France , pour donner à ce Royaume une race dont les conseils & les talens font croître admirablement la splendeur dont il jouit. C'est à cette race que votre Nation est redevable du bonheur de voir fleurir dans son sein tous les beaux Arts. C'est à elle qu'on doit rapporter l'origine des plus grandes entreprises , ainsi que le fondement de cette Puissance que nous voyons affermie de nos jours plus qu'elle ne l'avoit jamais été. Vous êtes , illustre Colbert ; un digne rejetton de cette race chérie. Vos ri-

chesses & votre rang en sont la moindre preuve , votre goût naturel pour tout ce qui est du ressort de la raison & de la vérité , dénote mieux que tout le reste , le sang dont vous sortez. Je ne parlerai néanmoins que de vos connoissances.

Elles ne vous viennent point de ces lectures faites à la hâte , & par pure ostentation , au milieu d'une assemblée oisive : elles ne sont pas non plus puisées dans ces livres que l'on parcourt en peu d'heures , & par forme de délassement ; mais tirées du riche fonds des plus anciens & des plus graves Auteurs , Philosophes , Historiens & Poëtes. Votre Langue , illustre Colbert , n'est pas la seule qui vous fournisse leurs solides écrits ;

A iij

vous les cherchez encore dans la nôtre , dont vous avez autant d'usage que d'intelligence des règles & du génie. Ce sçavoir si vaste & si éclatant est devenu par une longue méditation , comme partie de votre ame. Il répand une clarté pure dans tous vos discours , & dans toute la sage & glorieuse suite de votre vie *. C'est de cette source que sortent les réflexions aussi utiles qu'admirables , que vous faites sur les événemens humains , & sur les célèbres entreprises

* Le texte dit , ces éclairs de science profonde , changés déjà par une longue méditation en la substance de votre ame , brillent à travers tous vos discours , & toute la noble & sage teneur de votre vie , comme les rayons du soleil , à travers le cristal pur.

du passé ; entreprises aussi présentes à votre esprit que celles de nos jours par le commerce que votre ame entretient avec les siècles les plus reculés. C'est là que vous vous transportez , & que vous aimez si souvent à vous arrêter. C'est dans la compagnie , & par le conseil des sages de ces siècles que vous formez le tissu complet d'Histoire universelle ourdie par vous-même dans votre Langue.

De votre sçavoir inépuisable naissent les jugemens solides que vous portez sur tous les Auteurs. Mais ceux que vous discernez le mieux , sont les Poëtes & leur Art : genre dans lequel il est aussi difficile de juger sainement que de composer habilement ; & où il est plus aisé de

A iv

devenir Auteur médiocre que juste Appréciateur. C'est votre sçavoir qui produit dans vous cette estime si bien ordonnée, qui, contre l'inclination de votre sexe, & l'usage ordinaire, vous fait mieux accueillir les amateurs de la vérité, que ceux de la vraisemblance; c'est lui qui vous fait hâter, par vos vives persuasions, la naissance des bons Ouvrages, de ceux principalement qui combattent les erreurs communes; & qui dans la République des Lettres tiennent plutôt la place d'un ami, dont les dures remontrances sont utiles, que d'un flatteur dont les complaisances sont funestes.

C'est votre sçavoir enfin qui m'engage à ajouter à ce discours une

courte digression sur les Poëtes Latins dont les écrits distingués firent renaître, dans le XV. & XVI. siècle l'âge d'Or d'Auguste. Ma vûe, en ceci, a été qu'en même tems que l'on verra exclu de leur nombre, ou peu applaudi quiconque n'a pas excellé; on trouve placés honorablement presque tous ceux qui ont atteint à ce but. Tels sont, à mon avis, non seulement tous les anciens Poëtes Latins, mais encore plusieurs des nouveaux qui ont paru, avant que la folle présomption des Maîtres de nos jours inondât nos Ecoles d'un style corrompu.

Au reste j'ai jugé à propos de donner à ce Livre le titre de *Raison Poëtique*, parce que tout Ouvrage

est précédé de la règle , & toute règle l'est de la raison. C'est ainsi que tout bel édifice est bâti selon les règles de l'Architecture , & les règles de l'Architecture ont pour raison propre la Géométrie. En effet celle-ci par le moyen de l'autre qui la met en œuvre , communique sa raison à tout ouvrage bien construit. Or cette raison propre que la Géométrie a pour l'Architecture , la Poésie l'a aussi pour la Poétique. Par conséquent comme la même Géométrie qui a fourni à l'Architecture ses dimensions fondées , par exemple , sur les ouvrages des anciens Egyptiens , peut lui en fournir d'autres établies sur ceux des Grecs , en réduisant celles des deux Peuples à une seule

idée & à une raison commune ; de même la raison Poëtique dont je traite , selon laquelle je rapporte la Poësie Grecque & ses regles , à une idée éternelle de nature , peut concourir aussi à former de nouvelles regles sur des exemples de Poëmes divers & nouveaux, qui se rapporteront toujours à l'idée & raison qui convient aux Auteurs Grecs , ainsi qu'aux regles fondées sur leurs écrits. Sâ celles , par exemple , qui concernent les Chœurs des Tragédies Grecques viennent de l'ancien usage de ceux qui traitoient de leurs affaires dans la rue & devant le porche de leurs maisons (lieux où les femmes & le Chœur recueilloient ce qui se disoit pour en discourir ensuite entr'eux ,)

on pourra , de nos jours , en inventer d'autres , par lesquelles on fera intervenir un Chœur , non dans les rues , mais dans les anti-chambres ; & ce Chœur sera composé de courtifans qui s'entretiendront sur la conduite de leur Maître.

Il faudra cependant avoir soin que les nouvelles regles conviennent aux mœurs de la Nation dont on fera paroître les personnages ; de même que les anciennes s'accordoient aux usages des Grecs : de sorte que les unes & les autres soient comprises sous l'idée commune d'imitation propre , naturelle & convenable , & de transport de la vérité dans la fiction : ce qui est la souveraine , universelle & constante raison de tous

les ouvrages de Poësie. C'est à cette raison que je rapporte tous les préceptes & les exemples renfermés dans ce Livre, & dont je cherche à faire sentir l'utilité, la fin & le plaisir, pour retrancher tous les vices qui se sont introduits dans la Poësie, tant parce qu'on a négligé les regles, que parce qu'on s'y est attaché trop scrupuleusement. En effet cette attache trop scrupuleuse aux regles, est cause que nous bâtissons une fiction sur les choses de nos jours, conformément aux usages anciens & déjà changés. Elle nous fait par conséquent écarter de la nature, presque autant que la négligence entière des regles. De sorte que dans l'un & l'autre cas nous perdons de vûe la trace de cette raison

commune, & de cette idée éternelle à laquelle toute fiction doit se rapporter, comme toutes les choses vraies se rapportent à la nature. Car ainsi que la nature est la mere de la vérité, la mere de la fiction est l'idée que l'esprit humain tire du fonds de la nature elle-même, dans laquelle se trouve renfermé tout ce que la pensée grave dans l'ame, soit par intelligence, soit par imagination. Or afin de pouvoir déduire de son légitime principe, cette raison & cette idée dont nous parlons, il faut, avant tout, parler de la vérité & de la fausseté de nos idées, ainsi que de l'imagination.

*De la vérité & de la fausseté, de la
réalité de la fiction.*

Tout jugement humain , bien que prononcé en forme de négation , renferme néanmoins toujours quelque affirmation , sinon exprimée , du moins sous-entendue. Par exemple , quand on dit que le soleil est lumineux , on affirme expressément du soleil la lumière , par un jugement nommé affirmatif. Mais si par un jugement appelé négatif , on dit que le soleil n'est pas obscur , on ne laisse pas d'affirmer tacitement que le soleil est lumineux ; parce que c'est l'idée qu'on a que le soleil est lumineux qui fait qu'on forme ce jugement : le soleil n'est pas obscur. De plus le jugement vrai diffère du faux ,

en ce que le vrai renferme la connoissance entiere de la chose dont on juge , & le faux n'en admet qu'une partie , ou rien du tout. De sorte que si en voyant de loin une tour quarrée , qui néanmoins paroît ronde , on affirme qu'elle l'est effectivement , on formera un jugement faux ; & cela vient de ce que les rayons qui partent des angles de cette tour venant à se perdre dans l'air , par le moyen de son éloignement , la figure n'arrive pas toute entiere jusqu'à nous. Que si ensuite , en nous approchant de l'objet nous le découvrons dans sa totalité , pour lors notre faux jugement se change tout de suite en véritable.

Cela

Cela prouve clairement que si l'affirmation renferme l'idée de la chose que l'on affirme , la négation renferme aussi une idée de laquelle on exclut la chose que l'on nie. Pour ce qui est de l'opinion fausse , en tant que fausse , elle ne comprend rien de positif ; mais elle est une demie perception de laquelle l'esprit ne se détache que par la rencontre & la perception du tout. D'où il s'ensuit que l'idée qu'on a d'abord de la tour est vraie quant à la portion qu'on en apperçoit , parce que l'esprit n'est frappé que de cette quantité de l'objet : mais la même idée est fausse , eu égard aux angles que l'on n'apperçoit point , & du retranchement desquels procede le faux jugement

B

que l'on porte , en croyant voir la tour toute entiere. Ainsi l'erreur ne vient point de ce qu'on imagine une chose qui n'a pas d'existence réelle ; mais du défaut d'idées propres à exclure l'existence de celle que l'imagination présente. C'est ce qui fait que quand l'idée de l'objet absent ou futur n'est pas exclue par une seconde contraire à la première , & qui gagne sur elle notre consentement , nous recevons celle-là comme présente & réelle , ou comme conforme à l'existence certaine de la vérité.

De-là toutes les passions qui occupent presque entièrement le siège de notre imagination , engendrent au-dedans de nous une espèce de dé-

lire ; mais sur tout celles de l'amour & de l'ambition qui impriment le plus vivement leurs objets , c'est-à-dire , les traits de la personne que l'on desire & l'honneur que l'on recherche. Il en faut dire autant des autres passions , qui nous agitent plus ou moins selon que la force avec laquelle les esprits assaillent l'imagination , a plus ou moins de véhémence. En effet l'ardeur de nos desirs écarte loin de nous l'idée de la distance de temps ou de lieu. Elle bannit en même tems toutes celles qui expriment l'absence de l'honneur , ou de la personne souhaitée ; objets que les deux passions dont il s'agit ici retracent. Pour lors l'ame croit embrasser les dignités , & la

beauté dont elle se repaît , lui est aussi présente que si elle étoit réelle. Ce qui fait que la plûpart du tems les hommes rêvent les yeux ouverts.

De l'efficace de la Poësie.

Or la Poësie embrasse toute l'imagination de la vive peinture , & de la ressemblance efficace de la vérité. Elle en écarte les images des choses contraires , & qui combattent la réalité de ce que le Poëte veut exprimer. Elle nous dispose , en un mot , en faveur de la fiction , comme nous avons coutume de l'être en faveur de l'existence. Néanmoins comme les mouvemens de notre esprit ne font point proportionnés à la solidité entière des corps , comme ils ne

ſçauroient exprimer leur être intrinſeque , qu'ils ſont uniquement proportionnés à l'impreſſion que ces corps font ſur l'imagination , qu'ils ne peuvent enfin exprimer autre choſe que les veſtiges gravés dans elle par ces mêmes corps ; il ſ'enſuit qu'on excitera dans nos ames des affections purement ſemblables à celles que les choſes réelles y font naître , & qu'on y produira des effets pareils à ceux des ſonges ; lorſque par d'autres reſſorts que par la vûe des choſes mêmes , on y réveillera les images que ces choſes y ont autrefois imprimées , & qu'on donnera à notre imagination des empreintes pareilles à celles que les objets extérieurs ont coutume de lui donner.

De-là vient que le Poëte , à l'aide des images qui rendent la nature , & des tableaux vifs & ressemblans à l'existence réelle & à l'essence des choses qu'il imagine , produit dans les autres des mouvemens & des effets pareils à ceux que causent les objets & les événemens véritables. En effet les desirs suivent l'imagination , & s'en saisissent avec autant de promptitude que les images mêmes qu'elle forme : ceux-là croissant ou diminuant , selon le mouvement ou le repos de celles-ci , ainsi que les flots , selon l'agitation ou le calme des vents. Pour opérer ces effets merveilleux , il faut employer des termes qui portent en eux les images frappantes des choses qu'ils expri-

ment , & qui tracent dans nous des peintures ressemblantès aux événemens véritables , & aux modes naturels de chaque chose. C'est par ce moyen que notre ame s'apperçoit moins de la fiction , laissant moins de place aux idées qui lui représentent l'existence des choses contraires : pour lors l'esprit embrasse la fable comme la vérité , & se dispose à donner entrée aux choses inventées comme aux véritables ; l'ame se trouvant agitée de mouvemens conformes aux impressions que font sur elle les objets sensibles & existans.

Du vraisemblable & du convenable.

Ainsi le Poëte arrive à son but par le secours de la vraisemblance ,

& d'une expression naturelle & délicate. De cette façon quiconque le lit ou l'entend, oublie, sans y songer, la vérité, se plonge dans la fiction, & se procure à lui-même un merveilleux enchantement. De là vient que les grands défauts dans la Poésie, sont les impossibles, c'est-à-dire, ceux que quelque puissante divinité ne soutient point; de ce nombre sont encore les affections, les usages, & les faits sans vraisemblance & sans conformité avec le caractère du personnage que l'on fait intervenir; de même qu'avec l'unité ou la durée de temps. Ces irrégularités qui nous présentent l'image d'une chose contraire à la fable que l'on met sous nos yeux, nous

nous réveillent , & nous font appercevoir de la fiction. C'est pour cela que les anciens ne souffroient point que l'on exposât sur la scène des actions de longue durée , & qui embrassassent des mois ou des années ; ils vouloient au contraire qu'on en imaginât de semblables en tout à quelqu'une de celles qui se passeroient actuellement ; afin d'entraîner l'imagination des Spectateurs par la vive peinture & la parfaite ressemblance des choses. C'est pour cela aussi qu'ils mesuroient la longueur de leurs pièces aux heures du Théâtre ; & ces heures alloient au moins jusqu'à douze ; non-seulement parce que les représentations étoient entremêlées de divers jeux , mais encore ,

C

parce qu'elles avoient des déclama-
tions simples , des chants , des dan-
ses & des concerts , tous appanages
de la Poësie.

Cette imitation continuelle de la
Nature , fait voir que l'art ne doit
point paroître tellement dans les ou-
vrages des Poëtes , que leurs vers
semblent tous faits au compas , l'art
devant au contraire y être caché
sous l'ombre même de la Nature.
Bien plus , il faut quelquefois impri-
mer finement au vers un caractère
de négligence , de crainte que l'es-
prit ne cesse d'ajouter foi à la fiction
par la trop grande apparence du tra-
vail ; ce qui est un indice que la
chose a été méditée , & ce qui dé-
note une parure trop recherchée ,

qui fait tort aux manières affées de la Nature. Ainsi les principes établis ci devant nous présentent les moyens d'éviter à la fois , les irrégularités , les ornemens trop affectés , le poli de chaque vers & de chaque terme , de même que leurs nombres & leurs sons trop marqués. Ces défauts couvrent d'une façon à peu près égale les traits de la Nature ; les uns en nous transmettant des images contraires à la Fable qui nous est présentée ; les autres en laissant paroître l'art. Or , dans ces deux cas , l'esprit s'apperçoit de la fiction , l'imagination , comme endormie , se réveille de sa surprise , & l'enchantement disparoit.

De l'Art d'Homere,

Homere, qui dans ses compositions, a toujours grand soin d'éviter semblables défauts, est regardé comme le plus puissant Magicien, & l'Enchanteur le plus habile. Il fait choix de ses termes, non pas tant pour flatter l'oreille, que pour peindre la chose, & surprendre l'imagination. On le voit employer tout son art à l'expression de la Nature. Il se abandonne d'abord à son enthousiasme : il semble ensuite l'oublier ; il revient enfin par une nouvelle route ; les discours qu'il met dans la bouche de ses Héros sont semés selon les diverses rencontres, & toujours à propos de façons de parler

ordinaires, & de tours familiers :
 en un mot, il se transforme à l'ex-
 ample de Prothée, & se revêt de
 toute sorte de figures. Tantôt il plane
 dans les airs, tantôt il rase la terre :
 là, c'est Jupiter qui tonne, ici, c'est
 un Ruissseau qui gazouille, ou Zé-
 phire qui murmure. Ses vers sont
 toujours proportionnés à ses choses,
 & par il traite, & à la manière dont
 il les imagine, de sorte que ce Poëte
 s'empare de toutes les puissances de
 notre ame, & se rend enfin dans
 tout ce qu'il dit, le maître de la Na-
 ture.

Mais, comme bien des gens se
 laissent enchanter à la vue de cer-
 taines peintures, bien qu'elles se
 voient par l'exces du coloris ; plu-

fiens aussi regardent comme des défauts réels dans Homère, tous ces caractères de grand Peintre que nous venons de remarquer en lui, & que tous les gens de goût y admirent. Nos Critiques proposent pour modèles d'un coloris parfait, les Poëtes qui portent l'art gravé, pour ainsi dire, sur le front; & qui semblent vouloir plutôt faire parade de la chaleur de leur imagination, de leur travail & de leur subtilité, que nous convaincre de ce qu'ils exposent à nos yeux. Homère lui-même exprime le caractere de ces Zoïles & le sien par la bouche d'Antenor. Si ma mémoire ne me trompé, c'est lorsque ce vieillard raconte le sujet de l'Embassade envoyée par les Grecs aux Troyens,

pour leur redemander Hélène, or
Uliſſe & Ménélas étoient chargés de
cette députation. Antenor dit donc,
dans Homère, que Ménélas parla le
premier. Son discours étoit orné,
châtié, convenable à ſon ſujet, &
compagné ſur tout d'une action pro-
pre à la choſe, & qui ſembloit faire
plaiſir aux Auditeurs. Uliſſe, au
contraire, en commençant de par-
ler, uſoit d'un langage ordinaire,
ſon manteau pendoit à l'aventure de
deſſus ſes épaules, & il tenoit ſon
bâton d'un air nonchalant; mais
dans la ſuite de ſa harangue, une
force ſecrete ſ'empara des ſens &
de la raiſon de ceux qui l'enten-
doient; & ſon langage fut ſembla-
ble à la neige qui tombe en abon-

dance, mais sans bruit,

Autant qu'Homère sçait employer des termes propres à rendre les choses sensibles, autant réussit-il à imiter la Nature dans le choix des événemens, qu'il ourdit & enchaîne conformement à la vérité, & qu'il conduit selon le cours ordinaire des choses d'ici-bas. Il représente les faits tels précisément que l'ordre des choses réelles l'exige. C'est par cet art admirable qu'il exprime la vérité par la fiction. Ce n'est pas tout, il se pance encore des sèmentes d'instruction que la lecture de ses ouvrages enracine dans l'esprit du Sage. Or d'on ne retireroit point de lui ces derniers avantages, si en créant il étoit plus suivi de la forge de son imagination.

tion que la Nature, les événemens ordinaires, & tout ce qui est de leur ressort. Nous avons donc une double obligation à ce Poëte; il en coûte, en effet, pour acquérir des connoissances vraies; & ces connoissances naissent toujours de la considération des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes; & non telles qu'elles sont dans l'idée ou le desir de l'homme, qui se repaît souvent plus d'apparence que de vérité.

C'est par une suite de ce défaut que nos Critiques désapprouvent la belle invention d'Homère, toujours vantée, & toujours adoptée par Socrate, Platon, Aristote, Zénon, & un mot, par tous les Sages de l'Anti-

tiquité. L'esprit faux de nos Zoïles n'admet que des idées puériles, ou gigantesques, & se garde bien d'être satisfait d'une façon d'imaginer qui leur paroît trop nue, trop simple; & pour tout dire, trop naturelle. Aussi ne s'avisent-ils pas de rien admirer de tout ce qui est représenté dans l'admirable tissu du plus grand des Poëmes; tandis qu'ils contemplent avidement ces plans obscurs & inexplicables, dont les lignes immenses s'étendent d'un pôle à l'autre, ou représentent, par leur confusion, le nœud gordien. Dans ces enveloppes ridicules, on n'apperçoit rien qui soit conforme à la Nature, puisqu'on ne sçauroit en tirer aucune connoissance des événemens hu-

mains : événemens qui sont représentés dans les Ouvrages de ces Auteurs insensés, selon la façon d'agir d'un autre monde, & auquel le nôtre ne prend aucun intérêt. Ils ne considèrent pas que des exemples d'actions tout-à-fait étrangères pour nous, ne sçauroient se réduire en pratique, ni nous servir à connoître le génie des hommes. Car en confrontant, au grand jour, ces sortes d'actions avec la Nature, on voit clairement la fausseté du jugement qu'on en portoit; & quand on veut les comparer avec la vérité, on ne leur en trouve aucune ressemblance.

De l'origine des vices de la Poësie.

Cette façon d'imaginer, toute contraire à la Nature, & à l'Usage, est née dans l'École de la déclamation, qui fut le tombeau de l'Eloquence. Elle s'est depuis fortement soutenue par la foule pernicieuse des Romains, qui ont détaché aux yeux humains l'aspect de la vérité, & ont transporté, pour ainsi dire, les cerveaux dans un monde idéal, imaginaire & fantastique. Ces semences si funestes ont produit des rejetons plus funestes qu'elles, & qui, plantés sur notre Théâtre, ont, par leur ombre ennemie, obscurci le plat des anciennes représentations.

Mais ce qu'il y a de plus étrange,

est que les Ecrivains de nos jours prétendent que si les Grecs & les Latins n'ont pas produit des compositions comparables aux leurs, c'est uniquement la stérilité de génie & la grossièreté du temps qui en ont été cause. Jusq' à présent avec q'ls les empêchoient de faire attention que les Anciens ont eu des yeux perçans, & ont vû de loïn; qu'en peignant chaque chose, ils lui ont donné la ressemblance q'li lui étoit propre; & qu'enfin ils ont voulu montrer à découvrir les vicissitudes de la fortune, pour avoir lieu de faire connoître les mœurs & le génie de chaque particulier, ainsi que les pensées les plus secrètes des Souverains.

*Vérité des caractères exprimés par
Homère : Variété des affections
humaines.*

Homère , plein d'un si grand dessein , & voulant peindre , sans aucun voile , des mœurs véritables , & des passions naturelles aux hommes , ne représenta jamais ceux-ci comme parfaits , qualité dont ils ne sont capables qu'en tant qu'ils sont aidés de la Grace Divine. * C'est pour cet effet que , comme le Prince des Poëtes ne trace jamais une vertu accomplie , aussi n'attribue-t-il jamais à aucun de ses Personnages , des vices

* Ceci se doit entendre d'une perfection humaine.

outrés. Il ne leur suppose même pas toujours un caractère égal, & sans quelque variation; ce qui ne l'empêche pas de conserver à chacun celui qui lui est propre, & dans le portrait duquel il veut représenter la conduite uniforme de quelque particulier. Néanmoins il remarque que chaque chose dans cet univers cède à l'impression d'une autre plus puissante qu'elle; & que la chaleur de nos affections est souvent dans un degré de beaucoup inférieur à celui d'une force étrangère. Il veut donc peindre l'homme dans son état naturel, persuadé que nous sçavons tous quel il doit être. Il est convaincu enfin que l'on ne peut tirer aucune connoissance certaine de la peinture des cho-

ses qui subsistent plus dans l'opinion que dans la Nature. Quiconque pense ou écrit autrement que lui, a un pinceau sans vérité, & qui ne peut faire illusion. Car, ou il représente le cœur de l'homme avec des affections toujours égales, ou il trace une vertu outrée, & d'une uniformité parfaite, ou il suppose dans ses personnages des vices excessifs & toujours les mêmes dans toutes sortes de cas & d'occasions. Il présente par conséquent des caractères nullement ressemblans à ceux que nos sens & notre souvenir nous fournissent.

Les hommes, soit bons, soit mauvais, ne sont pas toujours entièrement occupés de malice ou de bonté. Le cœur humain flotte dans le tourbillon

billon de ses desirs & de ses affections, semblable à un vaisseau battu de la tempête. Ses mouvemens s'appaissent, s'excitent où changent, selon la vitesse, l'impression & la diversité des objets qui se présentent en foule à lui. C'est par-là que le caractère des hommes reçoit des empreintes de plus d'une sorte, & bien souvent contraires entr'elles; jusques-là qu'on voit dans le même personnage, la bassesse d'ame succéder à la magnanimité, la cruauté faire place à la compassion, & celle-ci céder à son tour à la rigueur. Dans certaines occasions le vieillard agit en jeune homme, & le jeune homme en vieillard. Le lâche, ou celui qu'une passion amoureuse consume,

D

s'arme de force & de courage ; & le superbe, par un effet de son orgueil, fait la cour aux personnes du dernier rang. L'homme juste ne résiste pas toujours à la puissance de l'or, & l'ambition porte quelquefois le Tyran à un acte de justice. En général, l'homme ne se conserve pas toujours dans le même état. De quelque âge, de quelque condition qu'il soit, quelles que soient ses habitudes, la puissance des causes étrangères, les occasions & les diverses occurrences, peuvent le faire sortir du sentier qu'il a coutume de fréquenter.

C'est pour peindre ces alternatives du cœur de l'homme, qu'on a imaginé la fable d'Hercule, qui file ;

celle de Thésée qui viole la foi ; & d'autres semblables inventées pour représenter les inégalités de chacun de nous. C'est de ces inégalités que sont même susceptibles certains caractères totalement éloignés par inclination d'un procédé , où l'occurrence de la force d'un désir contraire à leur penchant , les porte , comme malgré eux. Pour peindre un caractère dans ce dernier cas , il me faut juste & précise qui convient à ce caractère , n'est pas la seule règle que l'on doit suivre ; il faut encore faire entrer dans ce portrait , l'occasion qui concourt à faire produire à cet homme un acte extraordinaire pour lui. Une pierre qui tombe à la direction vers le bas , mais

Si elle rencontre une opposition solide, est une forte répercussion, & pour lors elle prend une direction opposée à la première; de même l'on voit les Héros & les Princes qu'Homère fait intervenir dans les épiques se fouiller quelquefois d'avarice, de cruauté, de parjure, ou d'autres actions basses & indignes; c'est que le Poëte a voulu peindre la nature de la Royauté, & trouver moyen de représenter les Princes de son temps dépouillés de la Pourpre & de la Couronne, qui déroboient leur faiblesse aux yeux du vulgaire.

On doit donc faire observer dans les Fables Grecques, que bien que les Héros déposent les dehors de l'homme pour se revêtir de ceux des

Dieux, leur caractère néanmoins demeure toujours le même, c'est-à-dire, exposé aux contrastes & aux alternatives des vices & des vertus. Aussi Théocrite ne peut-elle venir à bout d'effacer dans Achille le caractère de l'humanité, ni de lui communiquer tout-à-fait la nature des Immortels. D'où je conclus, que quand les Poëtes nous citent des caractères parfaits, sans nous les représenter comme purgés par une grâce spéciale du Ciel, ils approchent peu de la vérité. Ils ne s'en écartent pas moins, quand ils représentent leurs personnages, comme totalement souillés du même vice, ou épris du même désir dans toute occasion. Une pareille idée répugne à la nature hu-

maine. Celle-ci met, à la vérité, dans chacun de nous, un caractère propre, comme nous le disons tantôt, mais toujours tel qu'il est sujet au changement; de sorte qu'il se plie & se porte vers son contraire, quand l'homme est agité par des mouvemens extraordinaires; comme un tronc d'arbre, par une violente secousse. Ainsi, de même que la raison n'a pas toujours sur nous un si ferme empire, & n'est pas toujours si attentive qu'elle ne se laisse vaincre quelquefois par de funestes mouvemens, & entraîner dans le vice; de même la révolte des passions n'est pas toujours assez grande, ni assez puissante, pour opprimer les forces de la raison, & la faire entièrement

sortir des bornes de l'honnêteté. Térence, qui, dans son *Eunuque*, fait intervenir une femme de débauche, bien née & fidèle à son amant (surtant, du moins, que le permet, cet indigne métier.) Térence, dis-je, fut loué de plusieurs, pour avoir voulu, même dans ce point, imiter la vérité. Ce Poëte étoit persuadé que, parmi tant de femmes corrompues, il ne laissoit pas de s'en trouver qui conservoient encore quelque une des bonnes qualités que l'on reçoit de la Nature.

Utilité de la Poësie.

Revenons maintenant à notre principe. La Poësie est une enchanteresse, mais une enchanteresse fa-

lataire, & un délire secourable qui délivre de la folie. Chacun sçait la Fable que les Anciens imaginerent sur Amphion & sur Orphée; dont l'un, selon ce qui est écrit, attiroit au son de sa lyre les pierres, & l'autre les animaux. Le sens de cette Fable est, que les grands Poëtes sçurent apprivoiser, par la douceur de leurs chants, le génie sauvage des hommes, & les engager à vivre en société. Mais ces deux fictions ne sont que des rameaux, & non des racines, pour la découverte desquelles il faut creuser plus avant. C'est à travers des anciennes Fables qu'un sentier caché nous fera parvenir à la connoissance de ces utiles enchantemens. Nous verrons la fin pour laquelle

qu'elle ils furent employés sur les esprits vulgaires, presque enveloppés de toutes parts de nuages du mensonge, & fermés aux mouvemens qu'inspirent la vérité & la beauté des connoissances universelles; mais afin que ces sortes d'esprits puissent pénétrer dans le sens des fables, il faut donner à ces fables un tour assorti à leur faculté d'imaginer, & une forme propre à être saisie par leur entendement. Il est, par conséquent, nécessaire de les revêtir d'ornemens matériels, & de les rendre sensibles & palpables. Pour cet effet, il faut réduire l'axiome général à ses individus; de manière que celui là, comme la source, se partage en ceux-ci, comme en différens canaux,

E

& y soit caché, comme l'ame dans le corps qu'elle vivifie.

Quand les contemplations auront reçu la ressemblance de la matiere, elles trouveront entrée dans les ames vulgaires, par les routes que les choses sensibles leur auront tracées. C'est ainsi que les Sciences nourriront de leurs fruits, les esprits même les plus grossiers. C'est par cet art qu'Amphion & qu'Orphée réveillèrent dans des hommes sauvages le feu de la raison, caché dans leurs esprits. Ils s'emparerent de leur entendement, à l'aide des Images Poétiques : ils lui présenterent la Fable, pour lui inspirer le goût de la vérité, qui se montrait à travers la fiction : ainsi, les hommes entrant dans une

espèce de délire , guérissent de la folie. Ainsi pour peindre à l'esprit du Peuple les tourmens d'une ame agitée par ses passions , & ce que souffre une conscience dévorée du remords de ses crimes ; les Poëtes imaginerent des Furies , traînant après elles l'horreur & l'épouvante. Leur vûe étoit en cela de chasser des cœurs grossiers , par les figures de torches & de serpens , les passions que la Philosophie & la vive force de la raison bannissent des ames éclairées , dont elles sont les guides. Ainsi , sous l'Image d'Alecto , de Typhisone & de Mégere , ils montrèrent aux yeux du peuple la nature de l'envie , de la haine , de la vengeance & des autres inquiétudes de l'ame , que le Sage

apperçoit , à l'aide seule de la réflexion. Ils firent connoître , par les mêmes enchantemens , le caractère de l'avarice , en la représentant sous l'image d'un Tentacle brûlant de soif. Ils dépeignent celui-ci la tête élevée au-dessus des eaux , qui s'éloignent dès qu'il veut en approcher la bouche. Il a les mains tendues, & les yeux tournés vers le Ciel , d'où tombent sur lui en abondance toutes sortes de fruits délicieux , qui sont emportés ailleurs par le vent , dès que son avidité veut s'en saisir. Tout ceci fut imaginé pour montrer que l'Avare ne recueille jamais , de ses richesses , un véritable fruit , c'est-à-dire , le contentement , nourriture qui lui manque toujours. En effet , l'ava-

rice faisant croître les desirs , nourrit le besoin parmi l'opulence , & réduit l'homme à une pauvreté qui va toujours en augmentant. La raison naturelle en est , que ce n'est point l'accroissement des biens qui fait la véritable richesse , mais la diminution des desirs.

Voilà les sentimens que les anciens Poètes inspiroient aux ames grossières , à la faveur des images que nous venons de tracer. Ils usoient du même artifice pour peindre les autres vices. L'ambition , par exemple , fut représentée sous les traits d'Ixion , l'amour , sous les traits de Titie , & l'orgueil , sous l'emblème de Sisyphus. Nos Auteurs convertissoient ainsi , en figures sensibles , les spé-

calations des Philosophes sur la nature de nos affections. Le même art qu'ils faisoient servir à l'extirpation des vices, étoit aussi employé à exciter dans les peuples des idées de vertu, & à éclairer leur esprit de la lumière de l'honnêteté. Mais comme cette connoissance est inséparable de celle de Dieu, pour conduire à celle-ci, ils faisoient entrer dans les âmes leurs sentimens sur la Religion, par des routes pareilles aux premières. C'étoient encore des fables & des images, dont les traits rendoient même sensibles les perfections de l'Éternel, étoient proportionnés au caractère de l'esprit humain, & analogues au cours ordinaire de nos actions.

Origine de l'Idolâtrie.

Mais comme l'ancienne sagesse tiroit de la même source, les semences de nos sensations, & tout ce qui, frappant de diverses manières nos organes, engendre la diversité d'images; comme, selon les Théologiens, toutes les choses créées étoient sensées des affections du Paganisme, & des modes de la Divinité; des opinions si absurdes engendrèrent naturellement cette foute de Dieux, sous l'image desquels on voulut développer les ressorts & les mouvemens les plus secrets de la Nature. C'est ce qui fait que les anciens Poëtes peignent des mêmes couleurs les opinions théologiques, physiques &

E iv

morales. Ces trois sciences donc , formant , selon eux , un seul corps revêtu de traits ordinaires , leur ouvroient un vaste champ pour établir la profondeur de leurs mysteres. De-là vint que le peuple attribua à Dieu les mêmes affections & la même figure qu'à l'homme. De-là vint aussi que l'unité de son être fut ridiculement partagée entre plusieurs fausses Divinités. Celles-ci , selon la croyance commune , exprimoient divers attributs de Dieu , sous l'ombre des passions & des figures mortelles. C'est par ces canaux que l'on pensoit que l'être incréé se communiquoit aux ames , & se laissoit apercevoir à chacune d'elles , à proportion de la lumiere qu'il lui remar-

quoit. Ainsi Dieu paroissoit aux yeux du Sage , unique & infini , & à ceux du vulgaire multiplié & circonscript.

C'est pour cela que les anciens Peres de l'Eglise , voulant détourner les Gentils d'un culte faux & superstitieux , ne se contentoient pas de mettre en usage les traits les plus forts & les plus lumineux du S. Evangile ; mais qu'ils employoient encore l'autorité de quelques-uns des premiers Auteurs de l'Idolâtrie. Ils développoient ainsi les replis des fictions , en faisant remarquer de tems en tems des principes de la Foi Chrétienne dans le tissu des Fables ourdies par les Poëtes & les anciens Philosophes. Ceux-ci , néanmoins , fans autre guide que la Nature , ne laisse-

rent pas d'arriver à la découverte de l'existence , de l'unité & de l'immutabilité de Dieu. Les puissances de notre ame & les facultés de notre raison , guidée par des regles sûres & éclairées , peuvent , selon S. Thomas , nous servir comme de degrés pour atteindre à cette lumière. Sur ces principes , & avec cette sagacité , S. Justin Martyr , Lactance & les autres Peres combattoient l'Idolâtrie. Ils expliquoient les sentimens des premiers Poëtes , & ceux des Philosophes les plus graves , tels qu'Anaxagore , Thalès , Zénon , Pythagore , Timothée & autres. Ils montroient que tous enveloppoient , sous divers emblèmes , la Nature Divine , pour se voiler aux yeux du peuple , qui ,

égaré parmi les Symboles, confondoit la substance véritable avec ses attributs. Sénèque & Cicéron font la même remarque en plus d'un endroit ; & c'est ce qu'on recueille de la lettre écrite à S. Augustin par Maximin Gentil. Celui-ci, dit que ceux de sa Secte adorent & expriment en différens termes les vertus de Dieu répandues dans l'univers , à cause qu'ils ignorent le véritable nom de cet Etre.

Quoi qu'il en soit ; ou ces emblèmes & ces portraits , sortis d'une imagination forte & poétique , sont tracés par l'énergie des termes , ou peints avec les couleurs & le pinceau , ou gravés sur le marbre & l'airain , ou rendus par les simples ges-

tes & l'action purement muette. Dans tous ces cas , ils reconnoissent pour Mere & pour Nourrice la Poësie , qui , semblable à une habile Magicienne , met en œuvre des ressorts de plus d'une sorte , pour pénétrer les hommes de l'esprit qui l'anime ; & elle ne change jamais de nature , en changeant les moyens qu'elle emploie pour atteindre à son but ; car de quelque façon qu'elle opere , elle revêt toujours ses pensées de traits sensibles ; de sorte néanmoins que leur nature répond toujours à celle du génie interne qui les a produites , & leur forme extérieure à celle des corps.

Cet Art prit naissance chez les anciens Egyptiens , premiers Auteurs

des Fables. Ce peuple représentoit les Attributs Divins sous les figures d'hommes , d'animaux , ou même de choses inanimées : choses dans lesquelles l'œil du Sage appercevoit , ou des leçons sur Dieu & sur la Nature , ou des préceptes de morale. Le vulgaire au contraire s'enyvroit des apparences , & s'endormoit dans une grossiere superstition , favorable au soutien des Loix de l'Egypte.

Cette façon d'instruire les Peuples ne fut pas renfermée dans ce seul Empire. De cette source coulerent d'amples ruisseaux, qui se répandirent dans la Grece , où ils furent reproduits pour passer abondamment ailleurs. On doit en rapporter l'origine aux Colonies qui s'établirent en di-

vers endroits , comme de fertiles re-jettons transplantés çà & là. Du nombre de celles qui vinrent d'Egypte , on croit qu'étoit celle d'Athènes , qui eut pour son premier Roi Cécrops , Egyptien. Celui ci ayant mêlé les Coûtumes de son Pays à celles des Côtes où il aborda , passe pour avoir été moitié homme & moitié serpent. Ce fut lui qui introduisit dans la Grece le culte de Minerve , nommée Athènes par les Grecs , & dont la ville où il regnoit emprunta le nom. Une autre Colonie fut Thèbes , fondée par Cadmus , Egyptien comme Cécrops. Cadmus étant arrivé sur des Vaisseaux de Phénicie , fut en conséquence réputé Phénicien ; selon l'avis néanmoins d'un

petit nombre d'Auteurs. C'est de cette erreur qu'est née depuis l'opinion commune, qui veut que l'invention de l'écriture soit venue de la Phénicie. Hérodote au contraire, & plusieurs autres Ecrivains pensent avec raison que nous l'avons reçue de l'Égypte, où Mercure l'avoit inventée. Quoi qu'il en soit : Cadmus apporta avec lui le culte & les Mystères de Bacchus ; & , si je ne me trompe , ceux même de Neptune. La troisième Colonie , qui passa d'Égypte en Grèce , y fut amenée par Danaüs fugitif ; il avoit ses filles à sa suite. L'on croit qu'il fut le premier qui se construisit un vaisseau , instrument de sa fuite , & qu'on dressa des Temples & des Autels en l'honneur de

ses filles , pour avoir commencé de montrer l'usage des puits.

Cette invention & les autres qui passèrent des bords du Nil dans la Grece , furent suivies des connoissances & du sçavoir que plusieurs Grecs rapportèrent chez eux. Ils avoient été attirés dans l'Egypte par les bruits que la Renommée répandoit sur la sagesse des Prêtres de ce pays. Du nombre de ceux qui en firent le voyage , furent Orphée , Musée & Homère. Tous recueillirent avec soin la science des Prêtres Egyptiens ; mais ils la laisserent enveloppée du voile dont ils l'avoient trouvée couverte , & la présentèrent à leur tour sous des emblèmes & des fictions. La doctrine entiere des peuples

ples du Nil , au sujet de l'ame , de la nature des choses , de l'unité de l'Être suprême , fut revêtue des Symboles de la Fable dans les Poëmes d'Orphée. C'est là que la Nature est peinte sous la figure d'Isis , le rapport réciproque des choses , sous celle d'Osiris , l'Être sous les traits de Jupiter , & la dissolution des Mixtes , sous l'image de Pluton. Au rapport de S. Justin Martyr , Orphée seul introduisit dans la Grece plus de trois cens soixante Divinités. La tige qui les avoit produites , eut pour rejettons les Dieux d'Hésiode & d'Homère. Ces deux Poëtes ourdirent la même trame qu'Orphée & avec les mêmes fils. Ils avoient les mêmes sentimens que lui sur la Religion.

F

comme ayant puisé dans la même source. On voit par-là combien l'idée qu'on a d'ordinaire de la véritable essence de la Fable, est peu conforme à son objet. Quiconque étudie avec soin la nature de la fiction, sent bien qu'elle ne peut être imaginée par celui qui ne s'est pas nourri long tems des sciences naturelles & divines, qui sont l'ame cachée dans ce corps mystérieux. Or les deux connoissances que je viens de citer, sont une preuve assurée que le fonds de la Fable coûte peu pour la fiction, & beaucoup pour la vérité; qu'elle n'est point fille du caprice; mais d'une imagination réglée par le sçavoir, & dont les portraits sont ressemblans aux causes physiques & morales.

De la nature de la Fable.

Ainsi donc la Fable est l'essence des êtres, personnifiée & la vérité représentée sous une forme ordinaire. Le Poëte donne du corps à ses pensées, anime ce qui est insensible, revêt de traits apparens, ce qui est purement spirituel, & forme des images des contemplations que la Philosophie excite en lui. Il transforme tout par conséquent, & devient Créateur; & c'est aussi de cet art admirable qu'il emprunte son nom. * C'est cette adresse de transf-

* Platon croit que le mot Muse est dérivé du verbe *μαρτίζω* chercher, à cause que les Muses sont meres de l'invention.

former toutes choses qui suppose leur connoissance parfaite ; & qui fait dire à Pindare que les Muses ont le sein profond, voulant faire entendre par-là qu'elles renferment au dedans d'elles un vaste sçavoir. Voici l'endroit.

Le charme des vers adoucit même l'esprit des Dieux , lorsqu'il est accompagné du sçavoir du fils de Latone, & de celui des Muses au sein profond. **

Mais revenons à la Religion. L'art des vers soutenoit celle de ces tems-

D'autres aiment mieux le faire venir de *siuédas* être initié dans les mysteres sacrés.

** Le texte dit seulement les charmes, & plus bas, avec la sagesse du fils de Latone.

là ; & comme elle avoit été toute fabriquée par les Poëtes , elle les faisoit regarder comme des Dieux. Cette vénération qu'on leur portoit , étoit soutenue par la force de la vraisemblance qui regnoit dans leurs écrits. Cette vraisemblance faisoit ajouter foi à toutes leurs fictions, entremêlées d'événemens merveilleux , nés du concours des Divinités , & de la part qu'elles prenoient , selon eux , aux choses humaines. Mais afin que la Fable fût soutenue d'une plus grande apparence de vérité , le Poëte l'appuyoit sur l'Histoire ou sur des bruits publics. Il représentoit les évènements comme arrivés dans des Pays , & en la personne de gens connus ordinairement de tout le monde. En-

fin , de peur que la présence de ces mêmes personnes ne convainquât l'Auteur de faux , celui-ci évitoit de parler de temps voisins au sien , & avoit recours à des siècles reculés , dont le souvenir étoit foible & couvert de nuages. L'on observe à ce sujet , que toutes les Fables finissent à quelque commencement certain , & l'on conclut que le Poète avoit toujours soin de recourir à des personnages , & à des faits éloignés. Au reste , ces personnages , ces faits & ces lieux , éloignés ou imaginaires , ne sont autre chose que des caractères inventés pour instruire de la sagesse sous l'image d'une opération feinte ; aussi voit-on que les Anciens ont altéré les Fables , & les ont variées ,

selon qu'ils vouloient représenter & rendre sensible un sentiment physique , un précepte moral , ou un point de doctrine. Mais , les Poëtes en variant leurs fables , avoient toujours grand soin de ne présenter aucune image contraire à celles qui étoient déjà plus fortement imprimées dans les esprits. Sans cette précaution , ils auroient détruit l'enchantement , selon la remarque déjà faite.

Cette regle & toutes les autres qui la précédent , avoient dirigé les Poësies d'Orphée , & celles de Linus premier inventeur de la Mélodie & des vers. Celui-ci eut pour disciple Orphée lui-même , Tamiris & Hercule. Le premier des trois fut con-

temporain de Timéte , Auteur d'un Poëme sur les faits de Bacchus , & il instruisit Musée d'Eléusine. Daphné fille de Tirésias chanta les oracles avec des traits de génie admirables. Hésiode , suivant les traces de celle-ci , fit passer à la postérité , à l'aide des Fables & des couleurs poétiques , la sagesse , qui de son tems s'insinuoit dans les ames par des routes secretes.

De la Fable d'Homère

Mais il étoit réservé au génie sublime d'Homère de fournir ample-ment cette immense carrière , si à la lumière des principes que ses prédécesseurs & lui ont suivis , on examinera attentivement tout ce qui se passe

passé dans l'Iliade , on y verra toutes les coutumes des hommes , toutes les loix de la Nature , tous les ordres du Gouvernement Civil , & généralement toutes choses , dans leur essence propre , paroître déguisées sous l'emblème de la guerre de Troye ; cannevas sur lequel Homère a voulu tracer une si merveilleuse peinture. D'une autre part , quiconque , guidé par les mêmes principes , suivra Homère dans tous les endroits de l'Odissee , se mettra en route avec Ulysse , heurtera contre Scylla , verra de près Charybde , errera parmi les Ciconiens , les Lotophages & les Cyclopes , tombera dans les bras de Calypso & de Circé , reviendra instruit de toutes les affections de l'homme.

G

Il recueillira , des aventures d'Ulisse , ou pour mieux dire , de la sagesse transformée en lui , l'art & la règle sûre pour se conduire. C'est ainsi que l'on apperçoit dans les Ecrits immortels du Prince des Poëtes , les causes primitives de tout , les semences des sciences , le monde véritable retracé sous l'imaginaire ; en un mot , toute la réalité gravée sur la fiction : c'est vers elle que les amateurs de la sagesse venoient sans relâche , comme à la source profonde du sçavoir.

Utilité de la Fable.

Chacun maintenant peut comprendre la nature de la Fable & son utilité. Il est aisé de connoître qu'elle

nous présente, sous des couleurs empruntées, les choses naturelles & civiles; qu'elle offre à nos yeux tout ce monde visible, pour nous découvrir l'invisible & le caché, & nous mener à la science par un sentier inconnu. Car, selon ce qui a été dit, les images sensibles font entrer dans l'esprit du peuple les Loix de la nature & celles de Dieu. Elles y font ainsi germer les semences de la Religion & celles de l'honnêteté. Par conséquent, plus la Fable approche de l'événement ordinaire, plus elle ouvre dans l'ame une entrée libre aux maximes qu'elle renferme. Or la Fable, qui suppose une plus grande connoissance des événemens d'ici-bas, des coutumes & des passions

humaines , est celle qui représente des faits & des pensées tirées du milieu de la multitude , ou du fonds des cabinets. Quiconque donc entend conter ces faits , ou exprimer ces pensées , croit voir dans les paroles qui les annoncent , les choses qui se présentent à ses yeux , ou entendre les voix qui , dans les Places Publiques , frappent son oreille.

On me dira peut-être ici que la connoissance des coutumes & des affections de l'homme pourroit donc s'acquérir , par la vûe de la vérité , & de la réalité même , plus aisément que par des images qui leur ressemblent ; on tirera la même conséquence pour les choses ordinaires & les objets familiers. Si les Au-

teurs d'une pareille objection veulent me suivre attentivement , ils verront , sans étonnement , qu'on s'instruit en général davantage par les choses revêtues des couleurs de la fiction , que par la vûe des objets réels : bien plus , ils découvriront tout de suite la cause du rare plaisir que fait la peinture de ces mêmes objets.

Les sens ne peuvent seuls imprimer dans nous la connoissance des choses singulières , sans l'esprit & la réflexion. Celle-ci produit le consentement , & engendre l'idée universelle , semence du sçavoir. Or plus les choses sont à portée de nous & nous deviennent familières, moins nous y faisons attention. La raison

en est que l'esprit court toujours après un objet plus rare , dans lequel il s'imagine entrevoir quelque attribut singulier , distingué de ceux des autres objets ; & c'est ce qui fait que l'on observe avec plus d'attention les corps & les phénomènes célestes que les terrestres , & que l'on connoît mieux l'esprit d'autrui que le sien propre. Je conviens que quand on veut peindre les coutumes & les passions des hommes , on ne sçauroit recourir ailleurs qu'à la source , c'est-à-dire , aux personnes mêmes ; ni s'instruire de la morale que par les choses familières & ordinaires : car c'est sur elles que roule tout le cours de la vie humaine , dont l'avantage & le profit doivent

être le but général de nos réflexions. Mais quant aux choses mêmes réelles, familières & ordinaires, dont le nombre est infini, elles ne sçauroient toutes seules nous faire connoître leurs propriétés entières. La raison en est, que l'œil se promene le plus souvent, sans attention, sur les objets véritables; & cela ne doit point étonner. Les images de ces objets communiquent entr'elles, notre esprit, par conséquent, n'est pas tellement occupé d'une seule, qu'il ne fasse part de son attention à toutes les autres; les trouvant liées ensemble en forme de chaîne; d'où il s'ensuit que l'imagination, frappée par plusieurs objets, ne sçauroit rassembler toutes ses forces pour en envisager

un séparément , ni former une réflexion , dont la sagacité puisse engendrer le sçavoir.

Or toutes les choses , dont les images voltigent autour de nos sens , portent empreintes sur elles les causes du sçavoir ; mais si nous approchons trop de ces choses , nous n'y appercevons plus si bien les caracteres de la vérité ; par la même raison , qu'on distingue moins les lettres quand on les approche trop de l'œil. En effet , tout de même que le miracle de la vûe ne peut avoir lieu , quand les rayons qui partent d'un objet ne se rassemblent pas tous dans un même point ; de même quand l'esprit est distrait par la variété des images , il n'en sçaitoit.

faire un juste discernement , parce qu'il ne peut diriger toutes ses forces vers une seule. Mais si un objet est accompagné de nouveauté , il excite tout de suite notre admiration ; & par le même pouvoir , son image détache l'esprit de celles des autres objets , pour se l'attacher sans réserve. C'est qu'alors l'entendement découvre dans le corps accompagné de nouveauté , plusieurs propriétés , dont d'abord il ne faisoit pas cas. Il réfléchit donc sur ce corps parce qu'il le reçoit avec une estime qui ne vient que de la cessation des causes qui partageoient l'esprit entre plusieurs objets.

Puis , donc , que les choses humaines & naturelles exposées à nos

sens se dérobent à nos réflexions , il faut répandre sur elles une couleur de nouveauté qui excite la surprise , & nous fasse donner une attention particulière à toutes celles qui sont purement ordinaires & sensibles. Or les choses empruntent de nouveaux traits de la Poësie qui peint la nature dans la fiction. C'est à l'aide de son coloris & de sa faculté de transformer , que cet art rend merveilleux & rare ce qui , de sa nature , est ordinaire & commun. Faut-il s'en étonner ? quoi de plus admirable que de voir les choses naturelles engendrées par d'autres voyes que celles de la nature , & comme transplantées dans un terrain où elles ne sçauroient former de

tige , ni pousser des rejettons. Quoi de plus étrange , dis-je , que l'univers entier reproduit avec du marbre , du bronze , des couleurs , des paroles , des sons & des mouvemens ! La Poësie qui se sert de ces différentes voyes pour rendre la nature par la fiction , présente aux sens les choses familières & ordinaires revêtues de l'apparence de la nouveauté : & cette nouveauté réveillant dans l'ame l'admiration , fait passer dans le cerveau une plus grande abondance d'esprits. Ces esprits , comme autant d'équillons , excitent l'entendement à agir avec plus de force & à faire des réflexions plus vives sur l'objet représenté par les images ; & de-là vient enfin qu'on apperçoit

bien mieux les coutumes des hommes sur le Théâtre que dans les Places & les Carrefours.

Ce n'est pas tout : quand nous découvrons le portrait des choses réelles dans celles qui sont figurées, notre souvenir d'abord se réveille : notre esprit reconnoît en même tems dans les paroles une image conforme à celle qui étoit déjà dans lui. Comparant ensuite ces deux images ressemblantes, il examine tour à tour leurs propriétés ; & la combinaison réitérée qu'il en fait, les lui dévoile en entier. Cette reminiscence & ces réflexions faites sur des propriétés que notre esprit n'avoit pas aperçues jusqu'alors, font naître dans nous une source de plaisirs aussi déli-

cats que ceux qu'engendre le sçavoir même ; & que ceux que procure la découverte d'une vérité cachée au dedans de nous ; vérité que notre ame présente aux yeux de l'entendement , auquel elle en fait reconnoître , déduire & combiner plusieurs autres. De cette nature sont les démonstrations géométriques , qui , du moment qu'elles s'emparent de notre intelligence , produisent en nous un plaisir piquant , excité par la connoissance de notre être , de nos puissances , & même de nos qualités. Enfin le merveilleux lui-même & le nouveau , produits par la ressemblance des images , excitent une grande partie du plaisir que nous ressentons. Car les images sont des

affections de notre corps , & des vestiges des choses ; ainsi , quand , par la reminiscence & la rencontre d'objets pareils & apperçus dans les termes , elles produisent en nous des mouvemens conformes à l'impression de ces mêmes objets ; quand les traces de ceux-ci se réveillent au bruit des paroles , nous sentons incontinent renouveler dans nous les mêmes passions que les objets réels y exciterent. La raison en est que les mouvemens produits par l'imagination , sont alors conformes aux véritables ; & c'est là précisément ce qui prouve que la Poësie peut remuer nos affections par la Fable , aussi bien que la réalité , & nous procurer les mêmes plaisirs qu'elle. Il y a plus :

les mouvemens produits par la douleur font encore mêlés de plaisir , quand ils nous agitent doucement , & qu'ils nous chatouillent avec legereté. De-là vient que plus d'une affection , bien que triste en elle-même , est néanmoins souvent accompagnée de plaisir. C'est quand elle agit sur les parties d'une façon presque insensible , & sans jamais les dissoudre ; c'est quand elle ne fait pas appréhender un dommage réel ; qu'elle n'augmente pas trop les éguillons de la douleur , & qu'elle est seulement propre à ébranler & non à détruire. C'est pour cela que la vûe des Tragédies & des autres objets de tristesse , nous flatte. Nous aimons à nous en affliger , parce quæ

l'ame n'est que legere^{ment} offe^{ndue}
 par cette affliction, sans être vio-
 lemment secouée, ni consternée par
 la crainte d'un dommage à venir.
 Outre cela, en nous affligent du
 mal d'autrui, nous paroissions justes
 & honnêtes à nos propres yeux; &
 la découverte de la vertu reconnue
 au-dedans de nous, fait sentir aux
 puissances de notre ame un plaisir
 intellectuel qui n'a point d'égal.
 C'est ainsi que la ressemblance toute
 seule, est, en tout sens, la source
 la plus féconde de l'utile & de l'a-
 gréable.



De

*De la Poësie Epique & Dramatique,
& des Mœurs Romaines.*

Passons maintenant aux divers genres de Poësie, les uns plus, les autres moins susceptibles de cette ressemblance. Le Poëme Epique qui rapporte les discours & les faits d'autrui, peut étendre sa narration à toute sorte de choses & à toute sorte de personnes, selon l'action qu'il embrasse, & qu'il se propose de décrire. Ses personnages sont le plus souvent d'un rang distingué. Néanmoins les choses humaines sont si variées & si confondues qu'elles ne sçauroient être l'objet d'une seule espece d'hommes, ni qui regnent dans le Poëme d'un bout à l'autre.

H

Il faut donc y faire intervenir les petits , ainsi que les grands , & les faire participer aux mêmes vûes , aux mêmes desirs & aux mêmes actions. D'ailleurs , si les Grands peuvent s'abstenir totalement d'actions basses & médiocres , les petits ne sont pas toujours loin des grandes ; & lorsqu'ils en produisent , ils sont le plus souvent guidés & soutenus dans leurs opérations , par des ressorts minces & délicats. Or ces ressorts , comme plus imperceptibles & plus prompts , sont aussi plus convenables pour les conduire à leur fin ; comme étant moins exposés à être remarqués , & s'insinuant par toute sorte d'ouvertures. Les grands , au contraire , excitent du bruit à chaque

mouvement qu'ils font ; par là ils se rendent suspects, & leur grandeur même est un obstacle qui les empêche d'atteindre à leur but. C'est pourquoi l'Auteur d'un Poëme Epique, sçachant conduire habilement ses personnages, & graver sur le front de chacun de ceux qu'il introduit les faits qui lui sont propres, peut, dans tout son ouvrage, quelque héroïque qu'il soit, répandre l'esprit & le génie des personnes, même d'un rang médiocre. Il a, outre cela, un champ libre pour présenter des faits tirés d'une longue suite de choses, ainsi que des desseins enveloppés de mille motifs. C'est par le récit qu'il fait de tout cela, qu'il découvre mieux les re-

plis cachés des choses & le fonds de l'ame des personnes, en attachant le voile qui cache le véritable aspect du monde, si souvent couvert pour nous de vaines apparences.

De ce que nous venons de dire, il faut conclure que la Poésie Epique renferme la Dramatique. Celle-ci, au contraire, est différente de l'autre en ce qu'elle cache sa propre personne pour faire agir & paroître celle d'autrui. Elle imagine des actions & des projets qui répondent à la durée ordinaire du tems, que le Théâtre amuse le peuple, à qui il faut peindre la chose comme se passant actuellement. Mais comme le Poëme Epique peut exposer dans sa narration toute sorte de choses, pourvu

qu'elles soient dans un enchaînement conforme au sujet qu'il se propose de traiter, de même le Dramatique peut faire agir selon le tems & la matiere, toute sorte de personnes à son choix; de quelque condition, & de quelque état qu'elles soient, Dieux, Héros, Artisans, Bergers, tantôt bons pour exciter à les imiter, tantôt méchans pour en inspirer de l'horreur. D'ailleurs, grands, petits, vils, magnanimes, médiocres, meilleurs: afin que chacun se reconnoisse tel qu'il est, sous les différens caracteres que le Poëte retrace pour l'instruction des Spectateurs.

• Lorsque ces caracteres sont seuls, ou accompagnés d'un petit nombre

d'autres , dans une action courte & simple , ils forment de petites compositions qui tirent chacune leur nom de l'action qui leur est propre. Mais on forme quelquefois des cannevas plus étendus , & l'on fait paroître plusieurs personnages sur le Théâtre , pour y représenter une action toute entière. Dans ce cas , on fait imiter à ses personnages , dans leurs opérations , les faits les plus rares & les plus curieux , pour exciter davantage l'attention du Peuple. Par-là on tient ce Peuple en suspens , & l'on remplit sa mémoire de connoissances & de préceptes qui brillent à travers un commerce admirable de fictions.

Si l'on représente une affaire po-

litique , conduite par des hommes d'un haut rang , l'on produit la Tragédie. Si l'on peint des actions privées & ordinaires , leur tissu forme la Comédie. L'une & l'autre exposent aux yeux , à l'aide de la Fable , le génie , les desseins , les coutumes & les aventures des hommes ; la première , dans la personne des Princes ; la seconde , dans celle des particuliers. C'est de quoi la connoissance du monde n'instruit que légèrement. En effet , l'on n'y voit d'ordinaire percer au-dehors que des rejets des choses , ainsi que du caractère des hommes. Les racines des événemens , celles des desseins , des causes & des effets , sont couvertes de ténèbres , qui les dérobent à la

connoissance de celui là même qui les a dans soi. Au lieu que quand le Poëte représente une action feinte, pour en imiter une véritable qui lui répond, on voit les personnages & les événemens s'entrechoquer, les projets se confondre, & les efforts se rallumer. Chacun de ceux qui agissent s'embarrasse lui-même, & se trouve dépourvû précisément dans le point sur lequel il s'étoit le mieux préparé, parce qu'il rencontre des semences cachées d'événemens tout-à-fait contraires à l'ordre qu'il avoit mis dans ses pensées. D'où il arrive que les hommes s'apperçoivent bien souvent qu'ils se sont égarés ailleurs, contre leur gré, par la même route qu'ils croyoient propre à les conduire
vers

vers nous. D'où il s'ensuit aussi que chaque action est liée à une autre, & que quand on veut les faire servir à une entreprise, il faut y adapter les ressorts qui conviennent. Mais, pour bien opérer, il faut s'instruire à fonds du passé. C'est le souffle de l'espérance qui vous fait mettre en mer : il n'y a d'abord aucun vent contraire qui repousse votre vaisseau. Dans la suite de votre navigation, vous heurtez contre les écueils, & la tempête s'élève. Il en est ainsi des affaires : elles ne trouvent dans leur principe aucun obstacle ; mais dans leur cours, elles sont traversées par les contradictions des personnes avec lesquelles vous avez à traiter, & dont les goûts sont opposés aux vô-

tres. Ces goûts, ces contradictions, ces sentimens, ces diversités de vûes & de penchans fermentent de plus en plus dans la chaleur de l'action, & réduisent les choses à l'extrémité. Or ce font ces mouvemens & ces troubles qui font éclater au-dehors tout ce qu'il y a de bon & de mauvais dans l'ame des personnages qui agissent. Ceux-ci venant à se connoître mutuellement, s'arrêtent tout court, ou retractent même ce qu'ils avoient eu le courage d'avancer, & qui n'étoit fondé que sur le peu de connoissance qu'ils avoient les uns des autres.

C'est en développant ainsi la conduite des hommes, & la représentant au naturel, au moyen de la

Fable, que l'on arrive à par la Tragedie, au but que l'on se propose, & qui est d'instruire sans cesse.

Les vûes des Princes ont de grandes choses pour objets. Leurs passions sont proportionnées à leurs entreprises. Elles sont naître de grands mouvemens ; & les grands mouvemens produisent d'ordinaire des événemens étranges & lugubres : c'est pour cela que les morts sont fréquentes dans les Tragedies, & qu'elles excitent dans l'ame la terreur & la compassion, qui sont les compagnes des événemens terribles & malheureux. Plusieurs veulent qu'il y ait toujours des morts dans les Tragedies, quand même on pourroit l'éviter ; & ils croient que, sans cela, le sujet est

manqué. Ces Critiques ne font pas attention que la véritable essence de la Tragédie, fondée sur les exemples des Anciens, ainsi que sur les préceptes dont ceux-ci sont les Auteurs, consiste, en premier lieu, à donner des instructions politiques, & à exprimer le caractère des Grands, sous une fiction bien assortie : les morts n'arrivent que comme une suite des grands tumultes ; & ces tumultes ne portent pas toujours les choses aux extrémités : ainsi l'on ne pèche point contre les règles de la Tragédie, en laissant vivre quelquefois tous les personnages, puisque la Tragédie peut subsister avec eux. Après avoir remarqué ce qui forme l'essence de ce genre de Poësie,

passons à la Comédie.

Les desseins des Particuliers ont pour but des choses de moindre conséquence. Aussi leurs passions sont-elles rarement de la force de celles des Princes. Les troubles les plus grands, qui ont lieu dans une famille, sont ceux qui naissent entre Maîtres & Serviteurs, Peres & Enfans, Amans & Maîtresses, ou autres de semblable condition, qui prennent part aux affaires des Particuliers. On ne voit ici d'ordinaire, qu'un Vieillard avare trompé, un Serviteur fourbe, une Maîtresse qui se rit de son Amant, & qui se pique de plaire à un autre, le recouvrement d'une chose perdue, & autres événemens pateils. Le Poëte fait

I iij

choix de ces évènements pour les imiter, parce qu'ils font des sources du ridicule & du plaisir, par lesquels il soutient l'attention des Spectateurs. La Tragédie, au contraire, arrive à son but, en mettant sous les yeux les grandes choses & les grands personnages. Elle excite, comme nous avons dit, la terreur & la compassion, à l'aide des évènements étranges & funestes. Ainsi les routes qui, dans la Tragédie, conduisent à la tristesse, sont les accidens malheureux; & celles qui, dans la Comédie, menent à la joye, sont les aventures ridicules. Par exemple, l'on se réjouit à la vûe d'un Valet dont la fourberie, découverte dans le dénouement d'une Comédie, laisse

appercevoir un Pese dupe & un Fils satisfait. Dans la Tragédie, au contraire, le trait noir d'un confident qui gagne son rival pour faire périr son Prince, nous fait horreur & nous attriste. Or l'on ne scauroit faire intervenir dans la Tragédie, ou dans la Comédie, de personnages propres, que ceux des peuples dominés par de violentes passions, soit dans le grand, soit dans le commun. C'est pour cela que les Ouvrages Dramatiques avoient beaucoup de succès chez les Grecs, & peu chez les Latins, quand ceux-ci faisoient paroître seulement des Héros de leur pays. La raison en est, que la gravité Romaine n'étoit susceptible d'affections véhémentes, ni dans les affaires publi-

ques; ni dans les particulières, pour
 pouvoir exister suffisamment dans
 les premières, la terreur & la compar-
 sion, & le ridicule dans les dernières.

On pourroit peut-être rapporter
 ce que je dis ici, à une cause natu-
 relle. De tous les climats du monde,
 celui de Rome est le seul qui pro-
 duise des hommes & des femmes si
 réglés dans leurs mouvemens, si
 modérés dans leurs affectibus; que
 les enfans y tiennent de la nature
 seule, ce qu'ailleurs la culture & l'édu-
 cation ont bien de la peine à communiquer
 aux autres. On peut voir par là
 quelles devoient être la décence &
 la gravité des anciens Romains;
 puisque les dons de la nature con-
 couroient dans eux avec une discrétion

plaine rigoureuse, obſervée, tant dans la paix que dans la guerre. Ce n'eſt pas ſans raiſon, ſelon la remarque de Denis, d'Halicanafſe, que ce pays fut appellé pays de Saturne, comme celui où l'on trouvoit dans les éléments & dans les eſprits, un juſte équilibre ſur-tout dans le tems où Saturne ſ'y retiroit pour ſuir l'Empire de Jupiter. C'eſt pourquoi Plaute, Térence, & les autres Comiques Latins empruntoient de la Grece, & transportoient chez eux, les Perſonnages d'un ridicule marqué & capables de faire rire. Les Pièces nommées *Prætextæ*, où l'on faiſoit intervenir des Magiſtrats; & les *Togates*, où l'on faiſoit paroître des perſonnes pri-

vées, étoient insuffisantes pour jamais porter le Théâtre Romain à la perfection de celui des Grecs. C'est ce que remarque habilement Ange Politien, quand il dit :

Le Latium n'a sur ce point que de foibles talens ; à peine atteignons-nous à l'ombre de la gloire d'Athènes. La gravité Romaine en est la cause & l'obstacle.

De nos jours encore le commerce que nous avons avec toutes les autres Nations, nous fait toujours trouver dans chacune d'elles, à l'exception de la Romaine, quelque personnage ridicule & propre à la Comédie, quelquefois même plusieurs. Mais l'affectation du Courtisan, & l'adresse du Fripon Romains,

excèdent si peu le caractère ordinaire, qu'ils deviennent sur la Scène froids & insipides. Or il n'y a que les caractères extravagans qui fassent rire. Le génie qui leur est propre n'a pu s'insinuer assez parmi la Nation Romaine, pour la faire sortir de cette modération & de cette décence naturelles, qui constituent toutes les actions, ou du moins qui les pallient.

De la Poësie Lyrique.

Nous avons achevé de mettre à découvert tout le fondement de la Poësie, en exposant la nature du Poëme Epique, & celle du Dramatique. De ces deux genres, sortent, comme d'une tige, divers rejettons, qui se nourrissent comme elle. Ces

rejettons sont les Pièces de peu d'étendue qui embrassent quelque action, quelque coutume, & quelque passion particulière. Ces petits Poëmes sont compris dans l'Épique ou dans le Dramatique; & comme des ruisseaux dans le lit d'un fleuve. Il faut, par conséquent, tirer leur connoissance du fonds des réflexions précédentes, comme une étincelle du feu qui la produit; pour passer ce nouveau sujet, c'est-à-dire, la Poësie Lyrique, selon le modèle des deux autres.

Thalès croit avec raison que le fondement du sçavoir est la connoissance de soi-même: connoissance par laquelle l'homme envisage sa nature, comme dans un miroir. C'est

cette lumière qui lui fera à discerner le vrai d'avec le faux ; sans elle , il s'égarera & embrasse ces amas d'opinions fausses , qui naissent & se nourrissent de l'ignorance de ses propres forces. En effet , notre ame pense avoir des facultés & une intelligence proportionnée à chaque chose : elle adopte ainsi le plus souvent , comme son bien véritable , ce qui n'est que spécieux & inutile. C'est peu : elle s'égarera jusqu'au point de se refuser aux perceptions qu'elle découvre dans la suite , parce qu'elle les trouve différentes de celles qu'elle porte déjà imprimées dans elle-même : c'est ce qui lui fait si fréquemment ouvrir au mensonge l'entrée qu'elle ferme à la vérité. C'est cette

ignorance de soi-même qui souleve encore plus en nous l'orage des passions. En effet, ces passions sont bouillantes & amères, à proportion de l'aveuglement qui fait croire à l'homme qu'il peut résister aux coups du sort, & calmer ses agitations secrètes. Il ne sçait donc point balancer ses desirs avec les autres Puissances de son ame; & continuant de s'aveugler, il compte qu'il peut se mettre au-dessus de tout événement.

La connoissance de la nature humaine est peinte dans nos actions, dans nos coutumes, dans nos affections & dans nos pensées. C'est sur celles que le Sage fixe fortement ses regards. Il y apperçoit l'image de

son être cachée aux yeux de l'Insensé. L'ame de celui-ci, au contraire, partagée entre les différentes opérations, en est comme suffoquée ; tandis que celle du premier, placée dans une éminence, domine les siennes & les gouverne, voit le fil qui les conduit toutes, & se reconnoît dans chacune d'elles. Or, pour acquérir cette connoissance ; il ne faut pas aller loin de soi, ni sortir de cet univers ; mais, comme nous venons de dire, il suffit de promener ses regards sur les choses d'ici-bas, sur les actions & les passions humaines. Quand le Sage pénétrera, dans ses paroles, ce que la réflexion lui aura fait recueillir, quand il retracera dans ses vers le caractère de chaque

affection, de chaque coutume, de chaque génie; pour lors, il fera briller, à la fois, les étincelles de ses connoissances aux yeux des autres, & les invitera à s'en occuper comme lui. Ainsi le vulgaire verra, sans nuages, ce qui, jusques là, lui fut entièrement caché. Les Compositions Lyriques, où tout l'homme est exprimé, sont par conséquent des portraits particuliers de génies, d'actions, de coutumes, d'affections, de vices & de vertus: ou, si l'on veut, des miroirs qui réfléchissent de différentes façons la nature humaine. Ce genre d'écrire nous communique donc son utilité, en partie, par la vive expression des pensées & des mouvemens qui naissent avec nous;

nous; en partie par celle des accidens qui se mêlent dans le cours de chaque passion, & dans toute la suite de la vie.

Ces accidens, ces habitudes, ces penchans, ces desirs, ont été représentés par les Poëtes anciens avec tant de détail, c'est à dire, avec toute leur essence, leur vivacité, leur variété. Leurs traits les plus fins sont rendus dans les portraits de ces Peintres habiles, qui font des images si ressemblantes aux événemens, & des tableaux si naturels & si vrais de leurs pensées, qu'elles paroissent une production de la nature & non de l'art. De là vient qu'en parcourant leurs Ecrits, on étoit rentré dans la carrière que l'on a déjà fournie, & voir

K

L'Histoire de la propre vie. Enfin, l'on s'apperoit en lisant de tout ce qu'on avoit négligé d'observer en agissant. C'est précisément ce qui arrive par la lecture de Tibulle, de Propertius, de Catulle, d'Horace & d'Ovide qui ont mis, sous nos yeux, le tableau de la vie humaine, en retraçant, d'une façon singulière, avec chaleur, & dans le moindre détail, tout ce qui s'y passe. Pour cet effet, ils se sont donné libre carrière, & ont parcouru, d'un vol rapide, tous les événemens particuliers, semences des connoissances universelles. On voit dans ces Poëtes l'expression des desirs les plus ordinaires, des pensées les plus naturelles, des affections les plus com-

munes ; & comme toutes ces choses font voisines de l'usage , leur connoissance nous peint le monde d'une façon plus vive que toutes les autres , plus propre à l'avantage de nos jours & à l'extirpation des vices qui sont produits & nourris dans nous , par l'ignorance de nous-mêmes.

Ainsi quand les Poètes représentent vivement & en détail la nature de nos passions ; notre ame voyant leur venin dans ces portraits , a le tems de s'en préserver , par la fuite , ou par d'autres remèdes. C'est pour les faire éviter , & nous rendre sages , que les bons Poètes répandent dans leurs vers des instructions utiles à la conduite des affaires , tant

publiques que particulières ; & sont
brillans d'une façon admirable ; les
clartés vives & pénétrantes de leur
génie. Mais en étalant les maximes
les plus profondes , ils le font tou-
jours d'une manière poétique ; & ils
répandent sur elles un coloris natu-
rel , qui leur laisse une apparence or-
dinaire. Ils font ainsi d'un précepte
une fiction , & ils expriment l'unil-
versel sous le caractère de ses indi-
vidus ; avec l'art que nous avons dé-
veloppé.

On voit, par toutes ces raisons ;
que l'aliment de la Poësie Epique &
Dramatique est aussi celui de la
Lyrique ; soit que celle-ci mette en
usage les Fables déjà inventées ; soit
qu'elle en produise de nouvelles ; à

chaque instant, en donnant une forme & des traits à ses idées, pour présenter au peuple, l'instruction dans la coupe du plaisir; soit même qu'elle ait aussi sa Fable propre, au moyen de laquelle elle transforme la science en figures sensibles aux yeux du peuple, dont l'avantage & le profit étoient le but pour lequel la Poësie Grecque & Latine prépareroient tout leur aliment. Pour cela elles dispofoient & revêtoient leurs pensées, conformément à chaque genre de Composition Lyrique; & au lieu où il avoit place, c'est-à-dire, ou dans les festins, ou dans les sacrifices, ou sur le théâtre, ou aux jeux, ou dans d'autres solennités publiques. Or, comme la plupart

de ces petits Poèmes étoient accompagnés du chant ou du son de la Lyre , l'un leur fit donner le nom de Lyriques , & l'autre le nom d'Odes ou Chançons. Quelques-unes de ces Odes étoient destinées à chanter les amours. Elles eurent, à ce que l'on croit , Aleman pour Auteur , & furent le modele de celles d'Anacréon & de Sapho , qui répandirent dans leurs vers une douceur incomparable. Des Odes d'un autre genre étoient consacrées à la louange des Héros à qui l'on formoit des guirlandes , tissues du récit de leurs vertus & de leurs exploits. Telles sont les Odes de Pindare qui ont échappé au renversement causé par le goût barbare. Enfin une troisième espece

avoit pour but de célébrer les Dieux ; tels étoient les Chants Pæans , & ce fut un ouvrage de ce genre qui fit citer Aristote devant les Juges d'Athènes , pour l'avoir composé en l'honneur d'Hermias qui étoit mortel.

Aux Chants Pæans ressembloient les *Scoles* , qui renfermoient l'éloge des hommes vaillans , & que l'on entonnoit d'ordinaire dans les festins pendant que l'on servoit à boire. Le prix de celui qui remportoit la victoire dans ce genre de Poësie , étoit la tasse dans laquelle il buvoit. Dans les autres Compositions Lyriques , le victorieux recevoit une génisse qu'il immoloit ; Pour le Poëme Epique , e'toit un taureau , & pour le

Dramatique, un bouc. Les Chants Pæans avoient beaucoup de rapport avec les Hymnes dont Antedonio, passe pour être l'Auteur. Celui-ci, par conséquent, est regardé comme plus ancien qu'Orphée.

Les deux genres précédens produisirent le vers Dytirambe, consacré à la louange de Bacchus; c'est ce qui le fit nommer par Archilogue, Serviteur de Bacchus *. Le style de ce genre de Poësie étoit hardi, varié, pompeux, raisonnant, plein de vives images, d'un feu étincelant & d'un esprit de fureur qui, comme un tourbillon, enlevait & agitoit l'ame

* Comme qui diroit Ministre de ce Dieu.

des Auditeurs , & désignoit une imagination comme enflammée d'un esprit prophétique.

Les Hyménées ou Epithalames avoient lieu dans les Noces. Nous en avons deux très-beaux modèles dans Catulle. Les Nénies & les Thrènes étoient employées dans les cérémonies funébres. On croit que l'Auteur de ce genre de Poësie fut Linus , le même dont Hercule avoit été le disciple. L'Elégie fut compagne des chants lugubres. On dit , sans beaucoup de certitude , qu'elle dut naissance à un certain Théocle , qui le premier fit entendre des vers élégiaques , au milieu d'une étrange fureur qui le transportoit. Ces compositions & autres semblables , moins

L

dignes de remarque, & que je passe sous silence, sont comprises dans cet ouvrage, sous le nom général de Poësies Lyriques; mon dessein est de rendre, par un seul mot, leur essence entière, qui reçut depuis diverses formes de la différente mesure des vers. Or toutes ces sortes de vers avoient pour but le profit & le plaisir du Peuple, à qui les Poëtes cherchoient à plaire autant qu'aux personnes éclairées.

Du Jugement du Peuple.

On ne doit point, en effet, mépriser le jugement du Peuple chez qui l'esprit se trouve quelquefois, comme l'or dans la boue. Le Poëte doit faire de lui le même cas que le

Prince en fait. Si celui-ci ne doit pas totalement compter sur une affection qui tourne à tout vent, il ne doit pas non plus espérer de régner tranquillement sans elle. Un Prince perd sa couronne, ou par une force supérieure à la sienne, ou par la révolte du Peuple; comme un Cavalier qu'un autre renverse de son cheval, ou contre qui le cheval même se cabre. C'est pour cela que le Soleil dit à son Fils de modérer la fougue de ses Coursiers avec le frein, & non de les irriter avec l'éperon. Qu'ainsi le Poëte ne s' imagine point d'atteindre heureusement à la gloire, par l'approbation seule du Peuple, ou sans elle. L'intégrité des jugemens des hommes naît des semences divines &

éternelles de la vérité réparties en-
tre les esprits. Ces semences sont
plus abondantes ou plus rares dans
chacun de nous, selon qu'elles y sont
plus ou moins couvertes des téné-
bres que le mélange des objets exté-
rieurs y répand. Quand ces ténèbres
sont dissipées, & que la nuit a fait
place à l'action du feu divin ren-
fermé dans nous, pour lors, tous
les esprits sont d'accord sur les mê-
mes points, & conviennent des mê-
mes vérités. Ce n'est pas que tou-
jours les uns ne voyent plus à dé-
couvert, les autres plus confusé-
ment, à proportion des obstacles qui
naissent des images corporelles plus
ou moins nombreuses, & de l'im-
pression plus ou moins forte qu'elles

font sur nous. C'est ce qui faisoit dire à Pythagore que son art n'étoit pas d'enseigner, mais d'avertir; & Platon montre par les préceptes & par les exemples dont les Dialogues sont remplis, que tout homme répond bien quand il est bien interrogé. Socrate enfin se vançoit d'opérer, par ses discours, ce que les Sages-Femmes opèrent, d'est-à-dire, de faire accoucher les autres de vérités comme endormies & ensevelies au fond de leur âme.

Tout cela prouve que, pour arriver à la connoissance de ces vérités, il n'est pas nécessaire de s'élever sur le cheval Pegaze jusqu'aux nues; mais qu'il suffit de parcourir en sûreté le labyrinthe confus de nos

idées , avec le fil d'Ariane. Or , pour recueillir un digne fruit du savoir , il n'est pas si nécessaire de planter que d'arracher. En effet , les rayons de l'intelligence suprême répandus dans nous , sont enveloppés de toutes parts des ombres qui naissent des objets corporels. L'éclat de ces rayons est obscurci encore par les nuages des opinions fantastiques qui se sont glissées dans nous , & qui s'y sont introduites par les sens , sources corrompues d'où découlent nos erreurs. Si l'on retranche donc les mauvaises semences , c'est-à-dire , les fausses opinions , les bonnes germent de nouveau ; & les nuages étant dissipés , les étincelles de la lumière éternelle reparoissent en abon-

dance. Pour lors les connoiſſances véritables s'échappent du milieu des ténébres, & nous dévoilent ce que nos premières erreurs avoient couvert.

Nous devons par-là comprendre que le ſçavoir naît également de la réminifcence & de l'oubli. L'oubli engendre, & la réminifcence le forme. C'eſt pour cette raiſon que les Poëtes font Latone, (c'eſt-à-dire, l'oubli) Mere du Soleil & de la Lune, Symboles du ſçavoir, comme étant les corps céleſtes les plus apparens. C'eſt pour cette même raiſon, que Pindare appelle la Sageſſe Fille de Latone. De plus, on voulut que les Enfans de cette Déeſſe euſſent été violemment perſécutés par Junon ;

parce que celle-ci, selon que le mot Grec le porte, n'est autre chose que l'air qui engendre l'obscurité, sous laquelle on peint l'ignorance, ennemie du savoir.

De tout ce que nous venons de dire, il faut conclure qu'il y a dans chaque homme, je ne sçais quel discernement qui brille, quand, pour lui faire connaître ce qui est bon, on le lui rend sensible. Tous sont capables de discernement; bien que leur raison soit enveloppée d'erreurs qui obscurcissent la portion de lumière éternelle qui est dans eux, & qui les empêche d'opérer promptement. C'est pourquoi les Poètes,

Ne sçay si c'est l'Air ou Janon

qui atteignent à la perfection, & qui savent préparer au peuple une nourriture qui lui fût propre, fréquentoient également les Ecoles des Philosophes, & les Assemblées du Peuple. Or celui-ci a toujours un principe de goût, & à l'occasion de ce goût, un éguillon de plaisir dont il ne scauroit trouver la cause. Le sentiment de Cicéron, conforme au mien sur ce sujet, est un sûr garant de ce que j'avance. Si, dit-il, le goût du peuple n'est pas la mesure juste des choses, son dégoût est du moins un caractère de leur imperfection. Le Peuple à la vérité se trompe souvent quand il approuve, ou quand il compare; car alors il confond & embrasse à la fois le parfait

& le défectueux , préférant même quelquefois le dernier à l'autre ; mais il ne se trompe jamais tout-à-fait quand il s'obstine à désapprouver.

Or ce qui fait que certains Auteurs révoltent le Peuple par leurs ouvrages , c'est qu'ils n'ont pas toujours peint au naturel ; c'est qu'ils ont voulu paroître sublimes & merveilleux , par la structure forcée de leurs Pièces , par la singularité & l'obscurité des termes qu'ils y employoient , & par des Sentences abstraites , idéales & toujours déplacées ; tandis qu'ils pouvoient produire le même effet , en rendant les choses sensibles , & formant des images de chaque objet. Ce sont ces images qui produisent le merveil-

leux & le nouveau , quand elles sont avec art , & d'une façon neuve , combinées , transportées , & même altérées. En effet , la Poësie est une enchanteresse , fait pour les raisons déjà dites , soit parce que son partage est de changer , quand il le faut , les propriétés , & de renverser les figures & les objets. C'est aussi dans ce sens qu'Horace dit :

Votre expression sera belle , si , d'un terme ordinaire , vous sçavez en faire un nouveau , par la tournure délicate que vous sçavez lui donner.

Il ne faut pas néanmoins qu'il y ait rien d'outré dans ces licences que le Poète se donne. Car il peut y avoir dans le genre Lyrique des

irrégularités dans l'expression des louanges d'autrui , & des vertus humaines. Tout homme qui en loue un autre , doit être censé vouloir qu'on le croye tel qu'il le peint , & que sa réputation s'établisse comme il faut , dans l'opinion du Public. Il doit donc louer conformément à son plan , & d'une façon proportionnée aux vertus de son Héros ; de peur d'aliéner de lui l'estime publique par une apparence manifeste du faux. C'est la règle que suivirent les Poëtes Grecs & Latins , avant que le faste des Empereurs devint excessif , & leur avidité insatiable. Les Ecrivains dont nous parlons porterent les éloges de ces Princes jusqu'à de certaines bornes qu'ils n'o-

serent pas franchir. Aussi les vertus qu'ils ont peintes ont-elles toujours la ressemblance de la vérité : si au contraire ils les eussent défigurées, bien loin d'illustrer le mérite de ceux qui étoient l'objet de leurs vers, ils leur auroient fait perdre l'estime qu'on en avoit conçue quelle qu'elle fût. C'est ce qui fait dire à Pindare :

Je n'aspire point à lancer mon javelot au-delà du but.

Il n'y a que l'objet ressemblant qui excite l'émulation. On n'imité la vertu, que quand elle est dans ce point où l'on communique avec les autres par la loi de nature uniforme pour tous. Ainsi quand la façon de vivre & les mœurs des hommes,

passent les bornes de la perfection humaine, nous nous mettons peu en peine de les suivre, parce qu'alors nous n'appercévons en nous aucun principe de ressemblance qui nous fasse espérer d'atteindre ces sublimes vertus ; à moins que nous ne soyons animés de la confiance de la Grace Divine, qui seule peut nous faire communiquer avec le parfait. Chose qui est au-dessus des simples forces de la Nature.

Les anciens Poëtes se proposoient pour guide dans leurs écrits, la chose même qu'ils vouloient y peindre. Ils avoient sans cesse ce but devant leurs yeux, & ils y dirigeoient toute leur composition, sans jamais perdre de vûe la Nature, ni la vérité.

Ils proportionnoient leurs pensées , leurs expressions , l'harmonie de leurs vers , à la valeur de ce qu'ils vouloient exprimer. Ils avoient toujours en main cette mesure juste , regle infailible qui gouvernoit chez eux tous les beaux Arts. Ils s'ouvroient , outre cela , un vaste champ à travers tout ce que ce monde renferme ; se laissant entraîner par-tout où l'enchaînement des images & l'ardeur de l'imagination les portoit. Aussi , se proposent-ils de faire l'éloge de quelqu'un , on les voit s'éloigner à tout moment de leur sujet : la maniere néanmoins dont ils s'y prennent & dont ils revêtent leurs idées , est si sublime & si neuve , que tout le mérite du

Poète & la suite ingénieuse de sa composition s'étend & se perd en abondance sur le sujet même. Regardons Horace & les autres Poètes Lyriques ou Elégiaques prendre librement leur vol ; courir çà & là dans les campagnes ; guider l'imagination de quiconque les entend , par des sensers nouveaux & variés ; où le nombre & la diversité des objets raniment sans cesse ces Poètes ; connoissent l'art ; & savent l'appliquer à leur génie. Ils se font du sujet qu'ils traitent comme d'épéron , & du mérite de celui qu'ils louent comme d'étincelle primitive qui allume leur imagination. Ils franchissent ensuite un vaste espace ; & s'égarent par-tout où l'enchaînement

ment

rent des objets les attire. Cet enchaînement se déploie enfin dans leurs vers assortis à la nature de leurs pensées , & dans leur style imitateur du caractère des mouvemens internes qu'ils font passer dans un clin d'œil , d'imagination en imagination. C'est ce qui fait de leurs ouvrages un tissu admirable de pensées & d'affections que les objets réels excitent & font germer tout d'un coup. Pindare , le plus habile de tous , détache sa nef du rivage , sort du Port sous d'heureux auspices , & déploie ses voiles à tout vent. Il traverse un Océan couvert d'objets frappans & nouveaux. Il s'égaré parmi eux avec confiance , se détache tout à fait à la vue ; on le

M

eroit perdu dans la tourte, ou submergé dans les flots ; mais soudain reparoissant, il reprend son gouvernail, & regagne glorieusement le bord.

Nous avons jusqu'ici rendu raison de la Fable ; faisons maintenant quelques réflexions sur les anciens Auteurs qui ont mis heureusement cet art en œuvre ; & tâchons de découvrir en eux quelque autre mérite de la Poësie.

Différens âges de la Poësie.

Les Peuples faisoient tant de cas du discours mesuré, joint à la douceur de l'harmonie, & ils l'admiraient tant, qu'ils le regardoient comme le langage des Dieux plutôt

que celui des hommes. Ce qui leur faisoit croire que les Poëtes avoient l'ame enflammée de l'esprit divin, que l'on nommoit fureur Poëtique. Les réponses attribuées à leurs Dieux, n'étoient expliquées qu'en vers; & ceux qui faisoient profession de connoître l'avenir se devoient prédire, attachoient à leurs discours une plus grande vénération, par le nombre & la mesure dont ils les paroient. Fémonoë, assez ancienne & célèbre, mit en vers hexamètres les Oracles de Delphes. C'est à elle, selon le témoignage de Plin, que nous devons les vers héroïques. Ce même style fut celui de ces femmes renommées par leur sagesse, que les Anciens, selon Hesichius,

M. ij;

appellerent Sybilles, comme pour marquer qu'elles participoient aux conseils de la Divinité*. Ce même genre de Poësie passa à Orphée, à Linus & à d'autres, & enfin aux deux plus célèbres de tous, Homère & Hésiode. A ceux-ci succéderent les Poëtes Lyriques, parmi lesquels on compte Sthésicore, Bacchilide, Ibycus, Anacréon, Pindare, Simonide, Aléman, Alcée & Anon de Métimne. Celui-ci inventa les Chœurs, entonna le Dytirambe, & fit parler les Satyres en vers. C'est lui, selon la brillante fiction d'aven-

* Sybille vient du mot Grec *Συβη* qui en Langue Spartiate, équivaut à celui de Or. Dieu, & de *βουλή* Conseil.

tée à son suzerain, qu'un Dauphin se
 fut sur son dos & conduisit sans
 sauf à Témère quand les Marins
 avides de l'or qu'il portoit s'oblige-
 rent à se jeter dans la mer.

Arion & les autres Lyriques que
 nous venons de citer eurent dans
 leur art des femmes pour rivales.
 Leur nombre égale celui des Mu-
 ses, & elles mériteroient de leur être
 comparées. Voici leurs noms : Sappho,
 Mirri, Présille, Erinne, Cor-
 rine, Nossy, Myro, Téléfille,
 Anite. Elles sont toutes comprises
 dans ce passage d'Antipater.

L'Hélicon & le Mont-Pierius ont
 nourri de Cantiques ces Femmes
 aux langues divines, Présille, Myro,
 Anite, Sappho, l'ornement des Fil-

les de Lesbos, Erinne, l'illustre Téléphille, & toi, Corinne, qui chantes le Bouclier de Pallas, Nosside, Mysti à la voix douce, toutes Auteurs d'Ouvrages immortels. Le vaste Ciel a engendré neuf Muses, la Terre en a produit tout autant pour combler de joye les Mortels.

De tous ces Lyriques, il ne nous reste de considérable que quelques Ouvrages de Pindare & d'Anacréon. Nous n'avons qu'un petit nombre de Fragmens des autres. Leurs Ouvrages ont été brûlés par les Evêques & les Prêtres Grecs qui l'ont presque éteint leur souvenir, avec celui des obscenités & des amours qu'ils renfermoient. Les Poèmes de S. Grégoire de Nazianze furent subsi

ritués à leur place pour l'avantage de la Religion, & le progrès de la piété.

Le Siècle Lyrique produisit aussi la Tragédie qui eut pour inventeur Thespis, & qui reçut sa forme d'Eschille, à qui succéderent les deux rivaux de la gloire que procure ce genre d'écrire. Ces deux Poètes illustres furent Sophocle & Euripide. Je ne parle point d'Agathon, ni d'autres, dont plusieurs Ecrivains font mention, mais surtout Aristote dans sa Poétique.

Dans ce même tems naquit la Comédie ancienne. Eupolis & Cratinus, Formi & Epicarpe le Sicilien, en furent les créateurs. Aristophane s'y distingua; & de gros-

fiere & informe qu'elle étoit , il la rendit réguliere. Quelques - uns veulent que le premier inventeur de ce genre de Poësie ait été Sufarion , dont on trouve ce fragment dans Stobée.

Peuple , écoutez , voici ce que dit Sufarion : Les femmes font un mal ; mais cependant , Citoyens , l'on ne fçauroit habiter sa maison fans le mal : car être marié & ne l'être pas est également un mal *. Mais la licence extrême de la Comédie ancienne la rendoit injurieuse à la réputation des Citoyens les plus remarquables , & par conséquent dangereuse pour le repos public. Elle

* Le Texte dit seulement , est un mal.
fut

fut donc bannie , & on lui substitua la nouvelle , beaucoup plus modeste & plus discrete , dans laquelle se distinguerent Ménandre & Philémon. La faveur & la cabale firent préférer plus d'une fois le dernier à l'autre ; mais la plus saine partie des Juges donna l'avantage à Ménandre.

Du tems de Ptolémée , Philadelphé , Roi d'Egypte & grand Protecteur des beaux Arts , parurent sept Poëtes illustres qui étoient entretenus dans la Cour de ce Prince , & qui vivoient de ses bienfaits & de ses libéralités. Leur nombre , & l'excellence de leurs Ouvrages les firent appeller les sept Pleïades : comme qui diroit les sept Flambeaux de la Poë-

N

ſie. Voici leurs noms : Lycophron , Aratus , Nicandre , Appollonius de Rhodes , Philicus , Callimaque & Théocrite. Ce dernier rendit illuſtres les Muſes Paſtorales nées parmi les Bergers de Sicile , qui compoſerent des vers en l'honneur de Diane, parce que cette Déeſſe avoit appaiſé une grande ſédition dans Syracuſe.

Les Romains s'inſtruiſirent enſuite de la Poëſie : Livius Andronicus leur donna les premières Pièces. Nœvius & Plaute vinrent après lui. La vivacité , la grace & l'élégance firent appeller ce dernier la dixième Muſe. A la ſuite de ceux-là vinrent Cécile , Pacuvius & d'autres qui firent paroître ſur le Théâtre de

Rome plusieurs Comédies & Tragédies Greques. Elles n'ont pas néanmoins toutes les délicatesses propres à la Langue Attique.

Ennius de Tarente se distingua dans plusieurs genres de Poësie, & sur tout dans l'Epique, Lucile dans la Satyre, & Térence dans la Comédie. L'exactitude, l'élégance & la gravité qui regnent dans les Pièces de ce dernier, donnerent lieu à ses rivaux de les attribuer à Scipion & à Lælius ses contemporains & ses amis.

Le bel âge de la Poësie, ou celui de sa force, fut depuis Cicéron & César jusqu'à la fin du regne d'Auguste. Il en faut dire autant de tous les genres d'éloquence. Ce fut dans

N ij

ces tems heureux que les Romains s'appliquèrent de toutes leurs forces à imiter les anciens Grecs. Ils se rendirent leurs Ecrits propres, & accrurent la Langue Latine des graces & de la délicatesse de la Greque. Ce fut pour lors que parurent avec éclat Labère, Catulle, Lucrèce, Horace, Virgile, Cornelius Gallus, Tibulle, Properce & Ovide. Mais la mort d'Auguste ayant éteint presque tous les restes de la liberté Romaine, les anciennes coutumes changerent, & l'on vit se perdre avec elles l'art avec lequel on imitoit auparavant les Grecs. La destruction totale du Gouvernement détruisit aussi, comme c'est l'ordinaire, l'ancienne éloquence. La Langue se corrompit avec

les mœurs, & fit changer la Poësie de traits & de caractère. La vûe des Empereurs étoit d'étouffer tout sentiment & tout esprit Romain, & d'éteindre le souvenir entier des anciens Instituts. Pour cet effet, ils donnoient à des Barbares une grande part aux affaires, & beaucoup d'autorité à des Affranchis. Ceux-ci sçavoient mieux que le reste des Citoyens, s'emparer de l'esprit de leurs Maîtres, par l'attention qu'ils avoient à les flatter & à leur ménager des plaisirs. Il y a même toute apparence qu'étant élevés à un haut rang, ils avoient moyen d'attirer de leur Pays à Rome plusieurs de leurs Compatriotes : soit qu'ils fussent portés à cela par la liaison du sang & de l'a-

amitié , soit qu'ils y fussent excités par la haine qu'ils avoient pour les Romains , dont ils avoient porté le joug. Ce concours d'Etrangers ne contribua pas peu à la corruption de la Langue. Mais la source des plus grands changemens , fut la puissance des Princes étrangers comme eux , & élevés à l'Empire par les Milices Romaines auxquelles ils commandoient. Ces Princes avoient une Cour presque toute composée de gens de leur pays. Ils firent donc passer dans Rome des coutumes & des façons de vivre inconnues jusqu'alors dans cette Capitale , ainsi qu'un style barbare , tant dans les discours que dans les écrits.

Outre cela , la République étant

déjà en quelque façon éteinte , & l'usage de parler librement devant le Peuple , ou dans le Sénat , n'ayant plus lieu , on s'étudioit à le faire , non plus pour l'intérêt du Gouvernement , mais pour flatter l'oreille & pour plaire. On se piquoit , par conséquent , davantage d'être applaudi que de persuader. On ne vit donc plus cette simplicité & ce naturel qui sont la couleur de la vérité & l'aliment de la saine éloquence. L'imitation des Grecs n'ayant plus lieu , & les affaires même ne fournissant plus à l'éloquence comme auparavant , elle dégénéra en affectation. On vit paroître à sa place un style figuré & d'un magnifique ridicule , né de l'Ecole de la déclama-

tion & du long usage de la fiction. De-là vient que dans les Poëtes & les autres Ecrivains de ces siècles , on apperçoit plus d'esprit que de naturel , plus de sçavoir que de jugement & plus d'affectation à rechercher des tours & des subtilités pour rendre les idées , que de fidélité & de vérité à exprimer les sentimens. Il ne faut pas s'en étonner : ces Ecrivains s'écartoient sans cesse de ce qui pouvoit leur être commun avec d'autres. C'est ce qui fait dire au Grammairien Diomède au sujet du goût de son tems.

Rien de ce qui est propre ne plaît plus dans les Ouvrages de nos jours ; ce qu'un autre a dit ne nous paroissant jamais assez bien dit. Nous em-

pruntons des figures & des métaphores des Poëtes du goût le plus corrompu ; & nous ne croyons avoir atteint au génie , que quand il faut que les autres en ayent pour nous entendre.

Je ne ferai donc des remarques que sur les Poëtes dont les Ouvrages sont écrits conformément à cette idée primitive , dont j'ai ci-devant montré la raison & la fin. Je reviendrai , par conséquent , à la source ; & je ferai quelques réflexions sur Homère , pour parcourir ensuite légèrement les autres Anciens , dont les Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

D'Homère & d'Hésiode.

Homère voulut retracer toute la vie humaine dans deux Poèmes. Dans l'Iliade il renferma les affaires publiques & la vie civile. Dans l'Odyssée, les affaires domestiques & la vie privée. Dans celui-là, il peignit les combats & l'art de gouverner; dans celui-ci, le génie des peres, celui des enfans & des serviteurs, ainsi que les soins d'une famille. De son tems la Grece étoit divisée en plusieurs petites Républiques. Chaque ville se donnoit son Roi. La Puissance de ces petits Souverains étoit réglée par les Loix de la Patrie, auxquelles, selon Denis d'Halicarnasse, leur gouvernement de-

voit se rapporter. C'est pourquoi Homère appelle ces Princes Administrateurs de la Justice & Soutiens des Loix. C'étoient elles qui régloient les honneurs qu'on leur rendoit.

Aristote dit que le Roi étoit Chef de la guerre , Juge des différends & Ordonnateur des Sacrifices. Le grand amour des Peuples pour la liberté, & la crainte que leur inspiroit une Puissance voisine , ou même celle de leur Prince , faisoit naître des démêlés entre voisins , comme entre Rois & Citoyens. Homère donc prévoyant que les dissensions des Peuples & la multitude des Chefs , seroient la ruine de la Grece , vouluz en donner des leçons dans ses Ecrits.

Il peignit en grand à sa Nation , les dangers de la discorde , & le moyen de les éviter. C'étoit l'union de toute la Grece , union avec laquelle elle pouvoit résister à la Puissance Asiaticque dont elle étoit menacée. C'est pour cela aussi que durant tout l'intervalle des démêlés d'Achille & d'Agamemnon peints dans ses Ecrits , il exagere si fort les victoires des Troyens , & qu'il représente ceux-ci vaincus , dès l'instant de la réunion de ces deux Chefs.

Homère connut encore que la ruine des peuples venoit de la jalousie , & des passions particulieres des Chefs. Il considéra que ces maux naissoient d'ordinaire de legères semences ; qu'ils avoient bien sou-

vent pour principe l'amour & la jalousie, passions qui pénètrent si avant dans l'ame des hommes, qu'elles s'insinuent même dans les ressorts les plus cachés du Gouvernement Civil. En conséquence, ce Poëte ne se contente pas d'attribuer la premiere cause de la guerre de Troye à l'enlèvement d'une femme; il représente encore Agamemnon indigné contre Achille, parce que celui-ci s'étoit servi de l'autorité de Calchas pour porter le peuple affligé de la peste, à faire rendre celle dont la détention en étoit la cause; c'étoit Chriseis Fille du Prêtre d'Apollon & Maître d'Agamemnon. D'un autre côté, l'on voit Achille couroucé contre Agamemnon lui-même, qui,

pour se venger avoit à son tour enlevé Briseis à son rival. Celui-ci, sensible à cet affront, cesse de combattre, & tous ces désordres causés par des femmes, sont la source des malheurs des Grecs & de l'avantage que les Troyens ont eu sur eux durant quelque temps. Enfin Briseis est rendue à son Amant. Celui-ci satisfait d'une part, & de l'autre enflammé de colere contre les Troyens qui avoient fait périr son ami Patrocle, se réconcilie avec Agamemnon. Homère veut montrer dans cet endroit, que l'on ne tient compte des hommes braves, que lorsqu'on a besoin d'eux. En effet, Agamemnon ne se réunit avec Achille, que quand il se voit à l'extrémité. Ce

n'est pas tout : le Poëte fait voir encore par-là que les passions particulières ont bien plus de pouvoir sur les hommes que les nécessités publiques ; & que la haine & la vengeance sont plus fortes que l'ambition.

Lorsqu'il s'agit dans Troye de quelque Traité avec les Grecs , Homère fait toujours approuver par ceux qui les discutent les mauvais conseils de leurs proches. On y voit la faction légère & capricieuse des jeunes gens prévaloir : elle gagne les plus sages & les plus puissans. Ceux-ci , pour l'honneur de la famille , sont forcés de soutenir les folles prétentions de ceux-là. En effet , quand on traite de la restitu-

tion d'Hélène , le parti de Paris qui veut la retenir , l'emporte toujours ; & pour laisser à ce lâche la liberté de satisfaire son caprice , il faut qu'Hector perde la vie , & entraîne avec lui la ruine de tout l'Empire Troyen.

Le poids des grandes affaires , durant le Siège , roule tout sur les Dieux ; & rien n'arrive que par leur volonté suprême. On les voit se partager en deux factions. L'une tient le parti des Grecs , l'autre celui des Troyens. Dans cette peinture , Homère représente tout le gouvernement politique , & la faveur , ou la haine des Princes d'un rang élevé , pour ceux qui sont au-dessous d'eux. Au reste , on ne doit pas faire un
crime

crime au Poëte , de ce qu'il attribue aux Dieux le génie & les passions des hommes. Pour donner une idée des Dieux aux esprits grossiers , il falloit déguiser ceux-là d'une façon proportionnée à l'intelligence de ceux-ci. D'ailleurs , les Divinités , selon le sentiment des Sages , n'étoient que comme des caractères divers , à chacun desquels on rapportoit l'attribut qui lui ressembloit. Tous ces attributs ensemble représentoient les différentes essences des choses créées , & les causes tant naturelles que morales. Enfin , pour que les esprits intelligens sentissent cette vérité , & n'adoptassent point ces Dieux comme véritables , Homère les représente , comme se laif-

O

fant aller à des vices & à des actions illicites , même aux Mortels. Quiconque sçait bien juger de tout cela peut s'en servir comme de guide pour pénétrer plus avant , & laisser l'écorce , selon la remarque d'un célèbre Pythagoricien.

Lorsqu'Homère parle sans figure , il établit la Divinité une , immense , infinie , principe de tout. Tel il peint souvent Jupiter ; comme , par exemple , dans le bel endroit que Platon examine , & où l'on voit le Maître des Dieux suspendre du haut du Ciel une chaîne d'or , qui descend jusques sur la terre. Homère rapporte ensuite aux volontés des Cieux tout ce qui arrive ici-bas. On voit dans ses Ecrits les hommes qui

dés par différentes vûes , & par des affections propres à chacun d'eux en particulier , arriver tous , par diverses routes , au point que le Poëte regarde comme fatal. Jupiter lui-même ne sçauroit soustraire son fils Sarpédon à sa destinée ; parce que , conformément à la menace de Junon , les autres Dieux , c'est-à-dire , les causes subordonnées , n'auroient pas concouru avec leur Souverain : ces causes étant mues par l'impulsion fatale qui gouverne la Puissance même de Jupiter , & dirigées , non pour laisser vivre Sarpédon , mais pour le faire périr. C'est ce qui fait aussi que dans la mort d'Hector , Jupiter prend en main la balance , d'un côté de laquelle il met le destin d'A-

chille , & de l'autre celui d'Hector : ensuite il laisse aller l'événement au gré de cette même balance ; & comme le destin d'Hector pèse davantage , il entraîne avec lui la Puissance de Jupiter , c'est-à-dire , la force de son premier décret.

Pour lors , le Pere des Dieux tendit la balance , & il mit d'un côté le destin d'Achille , de l'autre celui d'Hector , prenant ensuite cette balance par le milieu , il l'éleva en l'air , & le destin d'Hector se trouva plus pesant que celui d'Achille.

Ce rapport des événemens humains avec les vûes célestes , est représenté sous la figure de la chaîne qui a son premier nœud dans le décret Divin. Outre cela , Homère

assigne à chaque action humaine une Divinité qui la conduit , & qui tourne l'esprit de celui qui agit vers le point de sa destinée. Cela vient de ce qu'il croit que toutes nos opérations sont mues par nos idées , & que ces idées s'impriment dans nous par des principes placés hors de nous. Il pense que les hommes faisant partie de cet univers , ont un enchaînement avec le tout ; & que ce qu'ils font n'a d'autre principe que l'impulsion des causes étrangères & supérieures , représentées par les Poètes , sous la figure des Dieux.

Ces causes , selon Homère , opèrent dans l'intérieur de nos organes , & y impriment des idées qui leur sont proportionnées. C'est là , selon

lui, ce qui engendre cette diversité de génies, de pensées & de caractères. En conséquence, notre Poëte assigne à chacun de ces génies & de ces caractères, sa Divinité particulière; à cause de la variété d'affections que les causes externes produisent dans chacun de nous. Ainsi, il place les luxurieux sous les Enseignes de Vénus; les spirituels & les impétueux, sous celles de Minerve & de Mars. Il en faut dire autant des autres qui sont fournis, chacun à une Divinité qui lui est propre. Ce mélange d'hommes & de Dieux, fournit d'abord à Homère une expression mystérieuse. Il l'aide ensuite à former & à développer ses récits, à varier ses peintures, à

élever & à aggrandir chaque chose par les images des Divinités. De ce merveilleux assemblage, naissent une harmonie, une invention & des pensées aussi naturelles qu'utiles, qui étonnent & qui flattent au-delà de toute expression. L'usage de ces Divinités comme réelles, feroit, dans nos Ouvrages, un crime énorme, pour nous qui professons la vraie Religion, & dont les sentimens sont bien opposés à ceux des Payens. Mais elles faisoient merveille dans les anciens Poëtes qui écrivoient pour des hommes prévenus & convaincus de semblables superstitions. Quiconque parmi nous les feroit intervenir comme des objets existans, ne feroit pas cru. Chez les Anciens, au

contraire, les Ouvrages d'un Auteur avoient, par ce moyen, plus de vraisemblance. L'antiquité tiroit des Poëmes d'Homère & d'Hésiode, les principes & les rites de sa Religion. Les fictions signifioient toutes quelque chose dans les Ouvrages de ces deux Auteurs, comme il paroît par le livre d'Hérodote, intitulé *Euterpe*.

On voit, dans les aventures & dans la sage conduite d'Ulisse, peintes dans l'*Odissee*, un particulier instruit de la sagesse par une longue expérience du monde. Cette sagesse s'acquiert encore par la connoissance de la fortune. Ses vicissitudes qui nous précipitent souvent du comble du bonheur dans un abîme de disgraces,

disgraces, nous élevent aussi du fonds des disgraces , au comble du bonheur : ainsi nous ne devons , ni être tout-à-fait tranquilles dans la prospérité , ni désespérer entièrement dans l'adversité ; mais nous armer plutôt de force pour résister aux assauts de la dernière , & nous réserver pour soufle heureux de la première. C'est pour cela qu'Ulisse , battu des vents , menacé de mille périls , écarté de sa patrie par les tempêtes , ne se décourage point ; il rassemble , au contraire , toutes ses forces pour survivre à ses disgraces , & pour se trouver tout prêt à profiter d'un changement favorable. C'est ce qui lui arrive , quand , après avoir quitté Calypso , s'être dérobé aux artifices

P

de Circé , à l'inhumanité de Polyphème , à la cruauté des Liconiens , aux charmes des Syrènes , & aux autres dangers , il est porté par la tempête sur les rivages Phéaciens : là il est secouru par Nausicaa , accueilli par Alcinoüs , & enfin renvoyé heureusement dans sa Patrie. Mais il faut alors qu'il s'arme de constance plus que jamais , & qu'il change d'habit & de figure pour observer l'insolence des Amans de sa femme , l'état de ses affaires domestiques , la foi chancelante de ses amis , la vigilance de son fils , la fidélité de Pénélope , la probité d'Éumée , & pour préparer , en attendant , son bras à la vengeance.

Dans la personne de Circé , on

découvre la nature du plaisir : Qui-
conque court après les charmes , sans
être accompagné de la prudence &
de la raison , change de mœurs & de
caractere , & devient semblable aux
brutes. Les compagnons d'Ulisse ,
qui sçurent mal se gouverner au mi-
lieu de la joye , en font un exemple.
Celui , au contraire , qui , comme
Ulisse , est guidé par la raison , tire
la substance pure du plaisir , & en
rejette le venin. Ulisse , à l'aide du
Moly que Mercure lui donne , c'est-
à-dire , avec le discernement , jouit
de Circé ; mais comme cette enchan-
teresse veut user de ses artifices con-
tre lui , ce Héros s'arme de la rai-
son , avec laquelle il la subjugue
elle-même.

Dans la conduite de Pénélope , le Poëte dévoile le caractère des femmes. Il représente d'abord cette Princesse , comme très-chaste & très-fidèle à son mari : mais , comme elle ne sçait s'il est vivant ou mort , elle ne veut point se fermer le chemin à un nouvel hyménée , en ôtant à ses Amans toute espérance. Elle les laisse dans l'incertitude , & attend qu'elle soit informée au juste de ce qui concerne son époux. Cependant elle laisse consumer son bien à des indignes, comme Télémaque s'en plaint souvent ; & elle leur permet de passer le tems , en jeux & en festins dans le Palais même d'Ulisse. Bien plus , quoiqu'Antinoüs soit quelquefois insolent à l'excès , quoiqu'elle s'en

afflige plus d'une fois avec les personnes à qui elle donne sa confiance , & lui en fasse à lui-même des reproches , elle ne s'en met pas , au fonds , beaucoup en peine , & ne cherche point à y remédier. Tel est le génie des femmes * : elles trouvent tant de plaisir à être aimées , qu'elles souffrent volontiers toute sorte de désordres , quand elles les reconnoissent pour un effet de leur beauté. Elles essuyeront même des

* Gravina sembleroit dans cet endroit en vouloir au Sexe , comme Euripide , dont il parlera bientôt. Je ne sçau-rois , comme lui , faire une regle générale de celle qui souffre tant d'exceptions , qui est démentie par tant d'exemples , & sans doute par la dédicace même de cet **Ouvrage.**

déplaisirs de la part de ceux qui les recherchent ; leur cœur sera occupé de tout autre objet : n'importe , elles ne peuvent se résoudre à congédier aucun de leurs Amans. La raison en est que , quoiqu'elles ne veuillent appartenir qu'à un seul , elles aiment toutefois être recherchées de plusieurs : ce qui est une source de jalousies , de trahisons & de malheurs qu'elles pourroient épargner au monde , en détruisant d'un seul coup l'espoir de tous leurs adorateurs.

Homère ne laisse pas de répandre dans ce Poëme des principes de Philosophie naturelle. Tel est celui qui est renfermé dans la Fable de Prothée , image du principe universel des choses. Tel est encore le

combat des vents entr'eux , où le Poëte rassemble toutes les causes des tempêtes ; tels sont enfin plusieurs autres qu'on trouve dans ses Ecrits , & qui les firent regarder par les Anciens , comme le miroir de la vie humaine & la peinture de l'univers.

Hésiode qui fut presque contemporain d'Homère , approche de ce grand modèle par l'expressiou & par le tour. Sa façon d'écrire est également simple & naturelle. Tel étoit le génie de ce siècle heureux , dans lequel Joseph Scaliger place avec grande raison , la jeunesse de la Poësie. Cependant Hésiode est beaucoup au-dessous de son original pour l'invention. Celui-ci parcourt de

vastes mers ; celui-là , au contraire , moins hardi , resserre ses voiles & navige terre à terre. Son style est cependant d'une douceur admirable ; il a même quelquefois un air de grandeur , quand la matière l'exige. Avec ces talens , Hésiode réduisit en un corps toute la doctrine des Fables , dans son livre de la Génération des Dieux. C'est là qu'il peint , avec des traits forts , le combat des Titans , & surtout dans ces vers.

La vaste mer pouffoit d'affreux
mugissemens :

Il sortoit de la terre un bruit épou-
vantable ;

Le Ciel y répondoit par des gémiss-
semens ,

Et sous les pieds des Dieux l'Olympe
redoutable

De sa cime trembloit jusqu'à ses
fondemens.

D'Eschile.

Passons maintenant aux Poëtes
tragiques. Le plus ancien, dont les
Ouvrages soient parvenus jusqu'à
nous, est Eschile. Il montre, avec
éclat, l'étude qu'il a faite de la doc-
trine Pythagoricienne. Ce Poëte a
un style aussi élevé que simple, aussi
choisi qu'ordinaire, aussi naturel
qu'épuré. Aristophane le met au pre-
mier rang dans sa Comédie des Gre-
nouilles, soit à cause de son ancien-
neté, soit à cause de son mérite.
Ce Tragique peint vivement le génie
des Grands, & surtout dans son
Prométhée, où il développe les pen-
sées & l'étendue des vûes des Sou-

verains nouvellement montés sur le Trône, à l'aide du bras & des conseils des plus sages de leurs amis. Eschile fait voir, par l'exemple de Prométhée, de quelle maniere le nouveau Prince récompense après ses succès, ceux qui l'ont servi. Il montre ce que vaut à ceux-ci la preuve qu'ils ont donnée de leur trop d'intelligence, & de leur trop grande facilité à trouver des expédiens. Plus ces talens ont été utiles au Monarque dans la chaleur de l'affaire, plus ils lui deviennent suspects dans le calme. En effet, Jupiter, dans cette Piece, n'a pas plutôt réussi dans son entreprise, que sous prétexte de délit, il écarte tout de suite celui qui le surpassoit en mérite, & qui, dis-

cernant avec sagacité ses opérations ,
pouvoit en juger comme il faut.
C'est à ce sujet que l'Océan , traité de
simple par Prométhée , lui répond
en ces termes :

Laisse-moi vivre dans ma simpli-
cité *. Le meilleur pour le Sage , est
de ne le pas paroître.

De Sophocle.

Selon le sentiment d'Aristophane ,
Sophocle seul mérite d'être placé à
côté d'Eschile. Le Poëte Comique
donnoit par-là l'exclusion à Euripide ,
à la gloire duquel il portoit envie.
On admire dans Sophocle la subli-
mité du style , l'éclat des termes , la

* Le Texte , laisse-moi être malade de
cette maladie , &c.

nouveauté des transitions , la maniere grande , tant de concevoir , que de s'exprimer , l'adresse avec laquelle il fait entendre aux spectateurs , non-seulement ce qui se passe , mais encore ce que l'on suppose déjà fait , sans qu'on ait besoin d'en faire le récit. On remarque son vers exact & sans enflure , la belle distribution de ses Scènes , le merveilleux qui naît de la chose même que l'on représente , enfin la maniere inimitable avec laquelle il cache par tout le travail & l'érudition. Ces rares talents ont fait reconnoître dans Sophocle un génie né pour être un grand imitateur d'Homère , & pour administrer sagement une République. Ce Poëte conserve sa majesté

ordinaire , même , quand il traite les passions les plus tendres ; & lorsqu'il veut exciter la terreur , il devient aussi effrayant qu'une mer orageuse. Il est si sage & si scrupuleux , en imitant ce qu'il y a de plus délicat dans les mœurs , que ni la fougue de son génie , ni la force de son imagination , ne sçauroient lui faire passer les justes bornes. Il sçait se balancer si adroitement entre la nature & l'art , que ses endroits les plus travaillés , semblent les plus faciles. Il est sobre dans l'emploi des Sentences : il ne fait pas non plus parade de sçavoir , mais il change l'un & l'autre en substance , & les mêle si bien dans sa Fable , qu'ils y sont comme le sang dans le corps.

Ce Poëte nous instruit toujours , plus par l'action que par les paroles. Tout ce qu'il recueille hors de son sujet , tout ce qu'il y mêle , il l'assujettit , & le fait servir à sa fiction , dont le tissu est si ferré , qu'on n'y voit rien de superflu ; jusques-là , que les Chœurs mêmes dans lesquels d'autres se sont donné quelquefois libre carrière , sont , dans ses Pieces , comme des rejettons , & non comme des rameaux entés sur une tige étrangere. Chacune de ses Tragédies est une regle pour la vie civile : mais l'Œdipe Tyran si justement célébré , l'emporte de beaucoup sur toutes les autres. Elle nous met sous les yeux les vicissitudes des choses d'ici-bas , & la puissance du

destin qu'Œdipe rencontre par les mêmes routes qu'il croyoit devoir le lui faire éviter. Tout l'enchaînement de cette fiction est si bien assorti à l'ordre des événemens humains , qu'il semble qu'on y ait mis en œuvre la Méthode Géométrique , & les règles même de la Nature.

D'Euripide.

Euripide arriva au même degré de réputation que Sophocle , mais , par des talens différens & par une autre route. La Nature lui donna une imagination si féconde & une expression si facile , qu'il sçut mêler , sans pécher contre les règles de la bienséance , la grandeur tragique avec le naturel & la grace comiques.

Il rend les passions & les coutumes des personnes de presque toutes les conditions ; & comme il étoit fort indigné contre le sexe , il en découvre si bien les foiblesses , qu'il peut fournir aux maris des regles sûres pour se bien gouverner. Outre les instructions qu'il donne à ce sujet par sentences , il fait , en plus d'un endroit , une vive peinture du génie des femmes , mais surtout dans la Médée , dans l'Andromaque , dans l'Hyppolite & dans l'Hécube. Il fait monter dans ces Pièces les desirs du sexe à un si haut point de vengeance , (passion des ames foibles ,) qu'Agamemnon ayant offert à Hécube la liberté , par la bouche de Polymnestor , cette Princesse enflammée de colère

colère lui répond en ces termes :

Je veux être esclave tout le reste de mes jours , pourvû que je me venge des méchans.

On pourroit encore traduire ainsi :
Je consens d'être à jamais esclave, &c.

Avec des traits aussi forts que ceux qu'il employe contre les femmes , Euripide attaqua les Orateurs & ceux qui ont le maniment des affaires publiques , personnages dont il fait le portrait dans la même Tragédie d'Hécube , sous la peinture d'Ulisse. Celui-ci , pour faire sa cour au Peuple , oublie qu'il doit la vie à Hécube , lui arrache sa fille d'entre les bras , & la conduit impitoyablement à la mort qui lui étoit destinée.

Q

Hécube désespérée , fait ce reproche au barbare :

Race la plus ingrate de l'univers , qui mandiez les honneurs que le peuple accorde , en le flattant par vos discours ; vous , qui n'hésitez point de trahir les droits de l'amitié , pourvû que vous veniez à bout de plaire à une vile multitude , &c.

Euripide est admirable pour défendre toutes sortes de causes , & pour mettre des raisons convenables dans la bouche de l'une & de l'autre partie : c'est ce qui rend ses Tragédies , une véritable école d'éloquence. Il ne cede à personne pour le poids des sentences , ni pour les traits de Philosophie , dont ses Tragédies semblent avoir été semées.

par Socrate même. Cicéron regardoit chaque vers de ce Poète comme un précepte pour la conduite de la vie. Sophocle mérite cependant mieux que lui cet éloge, par l'adresse & la sobriété avec lesquelles il répand ses maximes. Il les dérobe, pour ainsi dire, à la vûe, en les rendant partie de l'action même dont il se sert pour les exprimer. Dans le récit des choses passées, Euripide est encore moins habile que Sophocle. On ne voit point en effet dans celui-là, l'exposition du sujet naître de la représentation de la chose, comme dans celui-ci ; mais on trouve cette exposition toute entière & toute de suite, dès le commencement de chaque Pièce ; Euripide d'ailleurs

Q. ij)

réussit bien à exciter les mouvemens de l'ame , mais il excelle surtout dans celui de la compassion. La facilité avec laquelle il imagine , & la douceur de son style le favorisent pour cela.

D' Aristophane.

A ce que nous venons de dire de la Tragédie, nous joindrons ce qui regarde la Comédie ancienne. Chacun sçait qu'elle faisoit passer en revue sur le Théâtre tout ce qu'il y avoit de curieux , d'étrange , de ridicule & de vitieux dans les mœurs & la conduite des Ciroyens. Cette maniere si libre d'inventer se feroit infailliblement soutenue , par la variété des faits , des coutumes & des caractères.

res qu'elle embrassoit , si elle n'eut dégénéré en une licence pernicieuse & injurieuse à la réputation des Citoyens ordinaires , & même des Magistrats , dont l'Acteur représentoit jusqu'aux traits , au moyen du masque ; mais comme cette licence étoit outrée , l'on cessa tout-à-fait d'imiter les personnages véritables & leurs actions réelles , pour en substituer d'imaginaires & de vraisemblables. C'est ce qui donna naissance à la Comédie nouvelle , qui est autant supérieure à l'ancienne pour la décence & les égards , qu'elle lui est inférieure pour l'abondance & la variété. En effet , l'invention de la nouvelle Comédie est resserrée & limitée. Elle se réduit d'ordinaire à

un petit nombre de sujets , comme mariages , reconnoissances , recouremens des choses perdues , & autres événemens de cette espece. La Comédie ancienne , au contraire , découvre une source profonde de sujets variés , bizarres & susceptibles de toute sorte de succès. Elle soutient l'attention par le ridicule continuel qu'elle fait naître des personnages connus & des vices peints au naturel ; tandis que la nouvelle employe plus d'art pour faire rire , & y réussit moins.

La fécondité de la Comédie ancienne paroît par le seul *Plutus* d'*Aristophane*. Cette Piece embrasse les vûes & les intérêts de toute sorte de personnages : mais on voit par celle

qui est intitulée les Nuées , combien de fraudes & de calomnies naissoient de la licence dont nous parlions tantôt. Dans cette seconde Piece , le Poëte attaque cruellement l'innocence de Socrate , & il répand abondamment sur lui son poison. Il prépare d'avance l'esprit du peuple aux impostures de Melite & d'Anite accusateurs de ce grand Philosophe. Ce fut aux artifices de ces deux méchans , qu'Aristophane joignit les siens ; jaloux & désespéré du peu de cas que faisoit de lui Socrate , qui ne paroissoit au Théâtre que pour voir représenter les Tragédies d'Euripide. En conséquence , le Poëte Comique abusant de la croyance du Peuple , fit à Socrate un crime

de ses sentimens , & de
trine qui lui attirerent ,
ront de lui attirer les
éloges des sçavans. Son
effet , à l'exemple de
ciens Philosophes , s'étu
verfer par ses dogmes
discours , l'idolâtrie &
tion : il vouloit effacer
grosiers de Religion ,
les esprits. Il s'efforçoit
noître & recevoir un Di
immense , tout-puissant
tout être. De-là Aristoph
casion de le calomnier
entendre que c'étoit un
Religion , parcequ'il fo
celui qui lançoit la fou
soit l'eau sur la terre ,

s, & de cette doctrine, & ne cessent de louer les plus grands hommes. Socrate, en temple de tous les anges, s'étudioit à renverser les dogmes & par ses discours à détruire l'idolâtrie & la superstition. Il vouloit effacer les traits de la Religion, gravés dans les cœurs, & s'efforçoit de faire connoître un Dieu unique, tout-puissant, source de la vie. Aristophane prit occasion de le calomnier, donnant à penser qu'il n'étoit qu'un homme sans autre mérite que parce qu'il soutenoit que Jupiter jetoit la foudre & versoit la pluie sur la terre, n'étoit point Dieu.

Jupiter. Socrate en effet regardoit Dieu comme une chose indifférente, & non Dieu, de le peindre occupé à peindre un homme, à rassembler des pierres & des matieres sulphureuses, à foudroyer les mortels & à labourer les campagnes. Il rapportoit les phénomènes à des causes naturelles, & non à la primitive & universelle. Il nioit les vérités des mouvemens généraux & particuliers. Si donc il nioit la divinité, il reconnoissoit dans tout l'univers & l'immensité divine.

Le plus innocent, le plus simple, le plus doux de tous les hommes, se fit donc une victime de la vanité & de la piété naturelle. Sa ruine fut le prétexte de la Religion, & de la tyrannie couvrirent des hommes qui

eux-mêmes ni Religion ni mœurs. Tel étoit Aristophane, homme d'un génie admirable, mais dont l'ame étoit vénale & corrompue à proportion. Il ne rougit point d'avilir son art, de faire publiquement trafic de ses Comédies, & de mettre à l'enchère les talens de son esprit. Il fit servir tous ces vices à noircir la réputation de Socrate, dont il devint l'assassin, gagé par d'infâmes accusateurs. On voit ce même Poëte, dans toute la suite de ses Pièces, tourner, sans ménagement, en ridicule ses misérables Dieux; mais ce qui fait horreur, ce sont les railleries fréquentes qu'il fait de la Providence Divine, contre laquelle il vomit, sans relâche, des blasphêmes & des

obscénités; de sorte qu'on ne devoit jamais s'attendre à voir un tel homme accuser les autres d'impjété.

Si l'on met à part ces défauts qui naissent d'une ame corrompue, on trouvera dans la Poësie de ce Comique des caracteres d'un Peintre rare. Son invention est si variée & si naturelle, ses coutumes sont si propres, que Platon regarde ses Ouvrages comme un tableau fidèle de la République d'Athènes. C'est ce qui le porta à le proposer pour modèle à Denis, qui étoit curieux du Gouvernement Athénien. On admire dans le Poëte dont nous parlons cette adresse si heureuse avec laquelle, sans aucun effort apparent,

il fait entrer dans son sujet les choses qui en sont les plus éloignées , ces traits si vifs , ces coups de théâtre si frappans & si convenables , cette fécondité , ce sens vaste , enfin ce sel attique dont nos oreilles ne sçauroient tout-à-fait juger , & que les autres Langues ne peuvent ni imiter ni rendre.

De Pindare.

Il ne nous reste d'entier , des Poëtes Lyriques , qu'une seule des Œuvres de Pindare & quelques Odes d'Anacréon. Suidas fait mention de dix-sept sortes de Compositions de Pindare. Il n'y en a que quatre qui soient parvenues jusqu'à nous ; sçavoir , les Olympiques , les

Pythiques , les Istmiques & les Né-
méaques. Ce sont des Odes toutes
composées en l'honneur de ceux qui
remportoient le prix dans les jeux
qu'elles désignent. Comme ces jeux
se célébroient dans un tems marqué,
les Odes de Pindare furent appellées
la Période. On remarque dans ce
Poëte une magnificence de style qui
lui est propre. Elle naît de l'abon-
dance & de la gravité des maximes ,
du choix & de la variété des faits
anciens tant vrais que feints , de
l'assortiment des termes tout neuf
& sans exemple , de l'éclat des Mé-
taphores , & de l'élévation des pen-
sées. Avec cette façon rare de s'é-
noncer , P indare relève des actions
très-médiocres pour tout autre génie

R iij

que le sien ; de sorte que si on excepte Hiéron , il donne de l'éclat à tous ceux qu'il chante , sans altérer leur caractère , ni la vérité des choses : C'est ce qui le fait surtout admirer. Mais pour donner une grande apparence à des choses communes , sans les défigurer , Pindare est obligé d'emprunter des idées de ce qui est étranger à son sujet. Une action telle qu'un prix remporté dans un jeu , ne lui fournit point ce qu'il faut. Il est donc forcé d'avoir recours à des éloges qu'il fait ou du pays , ou des ancêtres de ceux qu'il loue. Quelquefois il mêle à sa matière une Sentence grave , il fait ensuite un écart pour en aller chercher les preuves dans des exemples qu'il

recueille ; il applique ensuite le tout à son sujet , & par-là il donne plus d'étendue à son Ode , qui eut été extrêmement nue & sèche , s'il se fût simplement arrêté à chanter quelque action particulière. Sans tous ces traits de génie , il falloit que le Poëte , à l'exemple de la plûpart de ceux de nos jours , s'amusat à faire des vertus un éloge général qui pût s'appliquer à tout le monde , & qui ne convint à personne.

Pindare mêle toujours dans ses Odes des regles de conduite très-utiles ; & même en louant , il fait connoître les moyens de bien agir. Il montre la doctrine dont il fut nourri , dans la seconde de ses Olympiques , où il peint les sentimens de

Pythagore sous l'image des Isles fortunées.

J'ai dans mon carquois plusieurs flèches legeres. Leur bruit ne se fait entendre qu'au sage ; mais la multitude a besoin qu'on y attache son attention , pour le lui faire sentir.

D'Anacréon.

Le style d'Anacréon est conforme aux sujets qu'il traite. Il est simple, sans faste , & fait pour son génie. Telles sont précisément ses Odes , dont la négligence est plus admirable , & plus difficile à trouver que les plus beaux ornemens. Il semble que tout ce qu'il dit ne peut , ni ne doit se dire autrement. Il n'a nulle pompe , & l'on ne s'apperçoit pas

qu'il en manque. Tout semble sortir de sa plume sans effort ; mais quelque effort que l'on fasse , on ne sçau- roit l'égalér. Il est vif sans couleur , aimable sans artifice , plein de fa- veur sans assaisonnement , sage jusqu'au point où Platon le crut , mais sans apparence de doctrine. Dans ses jeux , ses badinages & ses petits contes , il mêle plus de morale que ne feroit un au- tre en se piquant de Philosophie. Dans l'Ode dix-neuvième il ex- prime finement , sous l'image du boire , les changemens & la commu- nication des choses naturelles en- tr'elles. Mais la nature & le cours des passions amoureuses sont , mieux que tout le reste , vivement repré-

sentées dans les aimables fictions. On remarque entr'autres l'Ode troisième, où il représente l'amour sous la figure d'un enfant qui frappe à la porte, qui se fait recevoir par compassion, & qui badinant ensuite avec son arc, lance un trait mortel. Le Poëte fait voir par là que l'amour semble foible au commencement, que la tendresse & la compassion le rendent ensuite plus fort; de sorte que l'ame s'en amuse & prend plaisir à ses caresses; mais s'en occupant enfin trop, elle en reste douloureusement blessée. Anacréon montre extrêmement bien, par ce badinage, de quelle maniere l'amour naît & se nourrit.

Mais, outre tout ce que nous

venons de dire de lui , quel est le Poëte qui fasse mieux connoître la vanité des richesses , des honneurs & de tout ce qui fait l'objet de l'admiration & de l'estime des hommes ? Si Anacréon eut changé le mépris des plaisirs , autant que celui de l'ambition , il se seroit acquis plus de gloire , & auroit été plus utile aux autres.

De Théocrite , de Moschus & de Bion.

Théocrite réussit très bien à peindre les mœurs des Bergers. Il est orné , sans cesser d'être simple , & en représentant ce qu'il y a de plus imperceptible dans les passions , il ne perd point le caractère champê-

tre. Toutes ses pensées & les façons de les rendre semblent naître précisément de l'esprit sans culture des Bergers. On trouve en lui beaucoup de douceur , de réserve , & une juste mesure , tant dans les choses que dans les expressions. Tout y est accompagné d'une grace qui naît de l'assemblage heureux des termes , & de la délicatesse qu'il conserve par tout. Qu'y a-t-il , par exemple , de plus doux que les paroles qu'il met dans la bouche du Cyclope amoureux ? & quoi de plus touchant ?

O Galatée , pourquoi rejetez-vous votre amant ? Vous , plus blanche que le lait , plus tendre que l'agneau , plus fiere qu'une génisse , plus rigoureuse & plus âpre que le

raisin verd : vous venez vers moi
quand je suis sous les loix du som-
meil ; & vous m'abandonnez de
nouveau , dès que le sommeil m'a-
bandonne.

Ovide a imité cet endroit. Il au-
roit mieux réussi, s'il avoit sçu met-
tre un frein à son imagination , ne
pas s'étendre au-delà des bornes , &
imiter dans Théocrite jusqu'à la so-
briété ; mais , en voulant aller plus
loin que lui , il perd de vûe l'essen-
tiel , qui est de ne point affecter de
plaire. Voici les vers d'Ovide :

Galatée plus blanche que la feuille
du troesne , de couleur de neige ;
plus fleurie que les prés , plus haute
que l'aulne élevé , plus brillante que
le verre , plus amoureuse & plus las-

cive qu'un tendre chevreau ; plus polie * que les coquillages que la mer lave de ses flots , plus agréable que le soleil d'hyver , & ainsi du reste , puisqu'il ne finit pas encore.

Ce parallèle fait voir que les vers de Théocrite sont puisés dans la Nature , & très propres au sujet ; au lieu que ceux d'Ovide sont un amas étudié de tout ce qu'il y a de plus recherché : chacun s'apperçoit que les derniers sont recités par le Poëte , & non par le Cyclope qui auroit senti très-peu d'amour , s'il eut pû badiner à son aise avec des similitudes si belles & si variées.

Il y a beaucoup d'art dans la né-

* Ceci s'entend de la peau de Galatée

glicence de l'amant d'Amarillis , l'un des personnages de la troisième Ydille de Théocrite. Tandis que ce Berger se plaint de sa Bergere , il va , sans dessein , d'une pensée à l'autre : Elles sont sans ordre & sans liaison , dans ses plaintes interrompues : On voit à découvert son ame inquiète , éperdue , agitée de mouvemens divers , & , pour ainsi dire , hors d'elle même , par l'excès de sa passion.

Le petit Recueil d'Ydilles qui nous sont restées de Moschus & de Bion , n'est pas moins estimable que les productions de Théocrite. On ne sçauroit trouver rien de plus touchant que l'Épithaphe où Bion pleure la mort d'Adonis.

De Plaute.

Après avoir remarqué dans les Poëtes Grecs les plus célèbres, l'idée de Poësie que nous cherchons, il faut la découvrir dans les Poëtes Latins, en commençant par Plaute. Celui-ci est mis au nombre des Auteurs de la Comédie nouvelle; l'ancienne ne put jamais s'allier avec la décence & la gravité des mœurs Romaines. Le Poëte dont nous parlons sçut pourtant en conserver la grace & le goût dans le Dialogue, le sel, & dans les faillies de ses Pieces. Ce qui faisoit d'ordinaire dire de lui; (Plaute a le feu & la vivacité d'Epicharme Sicilien.)

Les mœurs des Personnages du
Poëte

Poëte Romain , sont propres & convenables. Il saisit librement , & met tout de suite en œuvre chaque matière qui se présente à lui. Il est fécond en idées , abondant en expressions : tout son discours est plein de finesse & de charmes : il change en ridicule toutes les affections , sans altérer leur caractère : il est curieux , nouveau , rare par tout. Il réveille l'Auditeur avec un art merveilleux , en lui choisissant des faits & des manières ridicules , & en faisant agir continuellement ses personnages , dont les paroles sont une expression naturelle des sentimens de l'ame. Il varie sans cesse leurs entretiens , leurs coutumes & leurs penchans ; enfin il va toujours au développe-

S

ment des nœuds les plus difficiles de l'action. Sa Fable est aussi naturelle que bizarre, capable de représenter les vices de toutes sortes de personnes d'une condition & d'un rang médiocres, dans la vûe de régler la vie privée. Il ne manque peut-être rien à ce Poëte pour être un Comique parfait. Néanmoins il se laisse trop aller au goût du peuple : c'est ce qui lui fait quelquefois mettre en œuvre des plaisanteries & des expressions vulgaires. Ces choses ne choqueroient point cependant la bienséance, si le Poëte entraîné par son génie, ne les employoit trop fréquemment, & s'il se contentoit de les mettre dans la bouche des valets. Il semble qu'elles ennuyoient

quelquefois Horace , comme l'on voit par cet endroit de son Art Poëtique.

Mais , dira-t-on , nos ayeux ont vanté l'harmonie & le sel de Plaute : convenons qu'ils ont eu bien de la complaisance sur ces deux points , pour ne pas dire , qu'ils ont manqué de discernement , si toutefois nous sçavons vous & moi distinguer une plaisanterie fine d'une grossiere ; & si nous avons des doigts & des oreilles pour mesurer un vers & pour sentir la cadence.

Quant aux parties les plus essentielles , Horace montre bien l'estime qu'il faisoit de ce Poëte : voici l'endroit :

Voyez , comme Plaute défend la

S ij

cause du jeune amoureux , celle du pere attentif , ainsi que celle du corrupteur adroit de la jeunesse.

Si donc Horace outre sa critique , au sujet des plaisanteries de Plaute on doit attribuer cela plutôt à son dépit qu'à son amour pour la vérité. Horace , qui conserve dans ses Satyres la grace comique , faisoit tous ses efforts pour déprimer la gloire de ceux qui l'avoient précédé , & surtout celle de Plaute & de Lucile.

Stilon a dit que si les Muses eussent voulu parler la Langue Latine , elles auroient emprunté la voix de Plaute. Ce sentiment étoit celui de Varron le plus sçavant & le plus judicieux de tous les Ro-

ainsi. Cicéron met Plaute de pair avec les premiers Auteurs de la Comédie ancienne. C'est dans son livre de l'Orateur , où voulant donner une idée de la parfaite Latinité , il propose Plaute & Nævius. Volcarius Sedigitus dans Aulugelle , met Plaute aussi-tôt après Cécilius. Le même Aulugelle donne à celui-là le prix de l'élégance. Macrobe non content de l'avoir comparé presque à Cicéron pour l'éloquence , le préfère à tout autre pour la finesse des plaifanteries.

De Térence & de Phédre.

Térence , qui vécut dans un siècle plus épuré , l'emporte aussi pour la pureté du style & pour le choix des

termes. Il manie avec beaucoup de finesse & de succès les affections tendres & touchantes. Il approche , par conséquent , davantage de la gravité tragique que de l'enjouement comique. Autant que le sçavoir & les sentimens abondent en lui , autant manque-t-il de plaisanterie & de gayeté. Il n'entraîne donc pas comme Plaute , n'étant soutenu ni par le ridicule de la Comédie , ni par la majesté de la Tragédie. Or si celle-ci frappe notre imagination & nous rend attentifs par ses objets tendres ou effrayans , celle-là opere cet effet par son ridicule. Sans ce ridicule , quel intérêt prendroit-on aux affaires d'un commerçant , ou à l'embarras d'un ménage de per-

sonnes obscures ? Ce n'est pas tout : on trouve dans Térence moins de faits que de récits ; & l'on n'y voit pas toujours ce dialogue coupé & interrompu , qui rend l'action plus vive. C'est pour cela que Volcatius Sedigitus ne donne à ce Poëte que la fixième place entre les Comiques ; & César dans ces fameux vers si connus de tout le monde , (a) voit avec re-

(a) Voici le sens de ces vers :

C'est avec raison qu'on te place aussi parmi les grands Ecrivains , ô demi Ménandre , (*) à cause de l'exacritude & de la pureté de ton style. Plût à Dieu que la vivacité ou la force comique fut jointe à la douceur de tes vers. Tu égalerois le mérite & la gloire des Grecs , au lieu que tu leur es de beaucoup inférieur en

(*) Térence a été mis au Théâtre de Rome quelques Comédies de Ménandre , Auteur Grec.

gret que le talent comique manque à ce Poëte. On peut donc dire de lui qu'il n'a pas de défaut, mais qu'aussi il n'est pas pourvû de toutes les perfections.

Phédre est un petit portrait de Térence par la pureté, la grace & le naturel de ses Fables.

De Lucrèce.

Lucrèce est le plus grand des Poëtes qui se distinguèrent du tems de Cicéron. On remarque dans son Poëme la vaste étendue du sujet, & l'heureux succès avec lequel il l'a rempli; s'il n'y eut pas répandu les

ce point; j'en ressens une peine extrême, & c'est la seule chose que je vois avec regret te manquer.

sentimens

sentimens de la secte qu'il avoit malheureusement embrassée , la lecture en seroit moins dangereuse. Elle serviroit également par tout aux amateurs de l'Eloquence Latine , qui brille si merveilleusement dans sa composition. On remarque d'ailleurs dans cet Ecrivain , les traits les plus vifs de la Poësie. Dans un sujet très-fec , nouveau , difficile à traiter , on trouve de la facilité , de l'élévation , de la douceur , des tours heureux , ressemblans à ceux d'Homère , tant pour l'harmonie & le choix des termes , que pour leur assemblage. Rien ne convient moins à ce Poëte que le reproche que Quintilien lui fait. Celui-ci montre combien peu il entendoit les matieres que Lucrèce traite ;

T

puisqu'il en trouve l'explication difficile , quoiqu'elles soient rendues avec tant de grace & de netteté. Cicéron n'en juge pas de même. Son frere , qui aspiroit peut-être aussi à la gloire de Poëte , & qui regardoit avec des yeux jaloux quiconque y arrivoit , disoit , en conséquence , qu'il trouvoit peu de génie dans Lucrèce : mais quoique l'Orateur cherchât à flatter le génie étroit de son frere , quoiqu'il évitât d'irriter la bile qui lui étoit naturelle , en le contredisant ouvertement ; il fut néanmoins forcé , par l'amour de la vérité , de lui dire qu'il appercevoit dans Lucrèce un grand génie. Voici les paroles de Cicéron :

Je conviens de ce que vous m'é-

crivez ; l'on n'apperçoit point dans les Poëmes de Lucrèce un grand nombre de traits de génie ; on y découvre néanmoins beaucoup d'art.

Peut-être que Cicéron parloit ainsi pour faire entendre que Lucrèce manquoit d'invention , n'ayant fait autre chose qu'exposer la doctrine d'autrui.

Ovide fait tant de cas de ce Poëte , qu'il va jusqu'à dire :

On verra périr les vers du divin Lucrèce , lorsqu'on verra la terre périr en un même jour : c'est-à-dire , que les vers de Lucrèce ne périront qu'avec le monde.

Stace dit après Ovide ,

L'élévation & l'enthousiasme du docte Lucrèce. Virgile n'hésite point

T ij

d'emprunter de Lucrèce , je ne dis pas les expressions qui sont aussi pures & latines , que brillantes & rares ; mais il en copie même des vers & des endroits entiers. De sorte , qu'au jugement des plus fins Critiques , Ennius est appelé l'ayeul , & Lucrèce le pere de Virgile.

De Catulle.

Le témoignage & les éloges de Cicéron suffisent pour prouver l'estime que l'on avoit pour Catulle. Ce Poète montre de quoi il étoit capable , non-seulement dans ses épigrammes & ses endecasyllabes , mais encore dans des sujets héroïques. Il fait voir combien il se seroit acquis de gloire , s'il se fut ap-

pliqué davantage à ces sortes de compositions. Le malheur des tems peut nous avoir ravi le reste de ses Ouvrages , qui , selon la conjecture vraisemblable de Joseph Scaliger , renfermoient bien plus d'élégies que nous n'en avons de lui , & d'autres vers héroïques que ceux qui regardent les Noces de Pélée & de Thétis. On voit néanmoins , par ce qui nous reste , jusqu'à quel point son génie étoit susceptible de tous les divers styles , & capable de réussir dans toutes sortes de Compositions. On remarque qu'il n'y a aucun de ses Rivaux qui ait osé lui refuser le prix de la pure latinité.

Au jugement de Muret , quiconque trouve plus de graces & de

fines plaisanteries dans les Epigrammes de Martial que dans celles de Catulle , donne à connoître qu'il préfere le badinage grossier d'un bouffon à l'enjouement délicat d'un homme poli.

Je ne sçaurois être tout-à-fait de l'avis de Muret , ni dépriser tant qu'il fait Martial , en qui je trouve beaucoup de compositions charmantes. Mais quant au mérite de Catulle , je m'en rapporterois volontiers au jugement sensé de Martial lui-même. Celui-ci en rabaisse d'autres à la vérité , en voulant aller de pair avec eux ; mais il est équitable à l'égard de Catulle , au-dessous duquel il se met dans des vers adressés à Macer.

Ne mettez pas beaucoup de Poëtes au-dessus de moi : donnez-moi le premier rang après Catulle.

La plaisanterie naît dans ce Poëte de la chose même. Sa façon de s'exprimer est gracieuse , pure & naturelle. Son enjouement vient, non de ces pointes recherchées avec soin , mais de la peinture vive & adroite des mœurs qu'il tourne en ridicule. Tel est , par exemple , ce qu'il dit contre Egnace qui tiroit tant de vanité de la blancheur de ses dents , que , pour les montrer , il rioit , selon le Poëte , par tout & dans toute occasion ; même quand il se trouvoit vis-à-vis d'une mere désespérée de la mort de son fils.

Ce Poëte pique & réveille douce-

T iv

ment l'ame par le secret artifice de sa seule narration, sans qu'il paroisse y rien mettre du sien. Quiconque tente cette maniere de composer, en sent autant la difficulté qu'il s'apperçoit de la facilité qu'il y a à trouver les pointes les plus étudiées. Or, dans celles-ci il n'y a qu'une vaine apparence de génie, puisqu'elles éblouissent plutôt qu'elles ne réveillent.

Catulle est si expressif quand il peint ses propres affections, qu'on croit moins entendre ses paroles que voir le fonds de son ame. Tel est, par exemple, l'endroit qui commence ainsi,

Malheureux Catulle, reviens de ta folie.

Telle est aussi l'élégie qu'il fit sur

la mort de son frere. Le nombre & l'harnionie semblent naître de la chose même & couler naturellement du génie du Poëte. Je ne parle point de la grace qui est dans ses sujets amoureux , comme dans son *Passereau* , ni de ses *Epithalames* ; n'ayant rien à ajoûter au jugement qu'en ont porté les plus graves Auteurs. Pour dernier témoignage de son mérite , il suffira de dire que c'étoit un des Auteurs favoris de *Joseph Scaliger* , qui lui rendit son premier lustre par l'édition correcte qu'il en donna.

De Virgile.

La Poësie Latine est dans *Virgile* à son plus haut point de perfection. Son *Enéide* est un noble assemblage

de l'Iliade & de l'Odissee. On retrouve dans les voyages d'Enée ceux d'Ulisse ; les combats donnés devant Troye , dans ceux dont les Champs Latins furent le Théâtre , & où Turnus tient la place d'Hector , Enée celle d'Achille. On découvre dans tout le tissu de l'Enéide des fictions entières empruntées d'Homère. Je ne remarquerai point les générales , mais voici quelques-unes des particulières. Dans Homère , les jeux qu'Achille fait célébrer aux funérailles de Patrocle son ami : dans Virgile , ceux du cinquième livre : dans celui là l'hospitalité qu'Ulisse reçoit des Phéaciens ; dans celui-ci , celle qu'Enée trouve dans Carthage ; & ainsi toujours alternativement. Mer-

cure envoyé par Jupiter à Calypso pour lui ordonner de laisser partir Ulysse ; même embassade pour enjoindre à Enée de quitter Didon : Récit sur le Géant Polyphème : voyage d'Ulysse aux ténèbres Cimmériennes ; descente d'Enée aux Enfers.

Outre l'imagination de la Fable , Virgile copie encore de son modèle des endroits entiers. De ce nombre sont une description de tempête que l'on trouve dans le premier Livre de l'Enéide , celles des festins , de la nuit , du lever du jour ; les comparaisons , les antithèses , les figures , en un mot , tout le corps de l'élocution , tous les tours poétiques ont été transportés de l'Illiade & de l'O-

diffée dans l'Enéïde ; le tout avec un génie & un art inimitable , & au grand avantage de la Langue Latine que Virgile enrichit ainsi des tours grecs les plus beaux , & des expressions les plus vives. On peut en voir la preuve générale dans Macrobe , qui observe dans l'un & l'autre Poëte beaucoup de fictions & d'endroits semblables ; mais il en omet un grand nombre que je pourrois désigner ici si la courte étendue de ce discours me le permettoit.

Le caractère de Virgile est par tout noble & grand. Pour le soutenir , ce Poëte s'attache d'ordinaire à décrire les choses générales , évitant, autant qu'il peut , les détails particuliers & legers. Homère au contraire

s'en est librement occupé pour changer de ton & de style. Jules Scaliger commet une injustice atroce à l'égard de celui-ci , quand il le regarde comme bas & rampant , parce qu'il a voulu toucher les points les plus délicats de la Nature. Le Critique prétend que la magnificence d'Homère consiste dans le simple bruit des paroles. Ce seroit sans doute une grande injustice que de faire un crime à Virgile d'avoir si bien soutenu le caractère qu'il s'étoit proposé. Il ne faut , par conséquent , point adhérer au jugement étrange que Jules Scaliger porte d'Homère , parce qu'il a si bien soutenu le sien. Dans tous les endroits que le Critique examine & compare , il se laisse guider par

la passion , & se plaît à suivre uniquement son caprice. On s'en indigne avec raison ; mais surtout quand il préfère à Homère pour bien des choses , non-seulement Virgile , que son grand discernement eut porté le premier à contredire Jules Scaliger , mais encore Orphée & Musée : Jugement également indigne du goût , de l'érudition & du nom de Scaliger. Ce Critique n'a pas échappé lui-même à son fils. Celui-ci dit formellement que son pere aimoit les fleurs semées dans les Ouvrages déclamatoires , & qu'il regardoit comme un reste des compositions de Musée , celles qui portent son nom. Il ajoûte dans le *Scaligerana* que son pere n'avoit pas le goût

sûr , dans l'examen qu'il faisoit des Poëtes Grecs. Quoi qu'il en soit , pour marquer en deux mots le mérite de l'Eneïde , il suffira de dire que le style de ce Poëme égale la majesté de l'Empire Romain.

Passons aux Géorgiques , où il n'y a pas un seul vers qui ne soit admirable , soit pour sa contexture rare & variée , soit pour la douceur & l'harmonie , soit enfin pour la magnificence & la grace de la diction.

Dans les Eglogues , Virgile se donne la liberté de peindre des mœurs quelquefois trop polies , & il élève son style au-dessus de la simplicité pastorale , en traitant des sujets trop généraux. Ainsi , autant qu'il surpasse Hésiode dans ses Géor-

giques, autant dans ses Bucoliques, est-il au-dessous de Théocrite, dont il recueille la fleur qu'il n'assortit pas toujours bien ; mais dans le Poëme Epique, il n'a qu'Homère au-dessus de lui, & il l'emporte sur tous les autres.

D'Horace, Perse & Juvenal.

Nous voici arrivés à Horace, aussi ingénieux dans ses idées qu'heureux à les rendre. Il approche plus que tout autre du génie Grec dans ses Odes, & de la grace Attique dans ses Satyres. Bien qu'il n'égale pas dans celles-là l'élévation de Pindare, il le suit néanmoins de près, & parcourt sans guide la route qu'il lui a tracée. Ses Satyres sont comme
de

de petits ruisseaux qui découlent de la Comédie ancienne. Elles sont assaisonnées du même sel. Il fait des portraits si naturels des vices les plus communs & les plus ordinaires, que chacun s'y voit tel qu'il est. Ces peintures invitent toujours à se corriger, non-seulement par l'horreur qu'elles donnent du vice, mais encore par les lumières qu'elles fournissent pour la conduite de la vie. Le Poëte y cherche à nous rendre meilleurs, tant par des préceptes que par leur substance même convertie en exemples & en petits contes en forme de Dialogues. Tout cela est semé de proverbes & de façons de parler populaires, aussi utiles pour se gouverner que difficiles à mer-

V

tre en usage dans la Poësie.

Ces divers talens doivent faire dédaigner à Horace d'entrer en parallèle avec Perse , & même avec Juvénal , avec lequel , selon plusieurs , il doit s'applaudir de se trouver en concurrence. Quelque forte que soit l'expression de Juvénal , quelque'élevées que soient ses pensées , elles ne sont pourtant que des déclamations forcées , conformes au goût de son tems , & tout-à-fait insuffisantes pour préparer l'esprit à la vérité. Outre cela ce Poëte n'embrasse que des objets proportionnés à son expression : il n'attaque que des vices outrés , lesquels se rencontrent dans un petit nombre de personnes , & seulement les plu

puissantes ; mais il se garde bien de peindre les vices qu'il est plus difficile d'exprimer. Il ne s'applique pas tant à corriger les défauts d'autrui qu'à les découvrir & à exhaler son dépit contre ceux qui avoient le gouvernement en main. Mais , en le faisant , il se soucie peu de soutenir la gravité de Censeur , ni d'en conserver le crédit. Il montre , par l'obscénité des termes dont il use pour corriger les mœurs d'autrui , que les siennes ne sont gueres plus épurées ; comme s'il avoit moins d'horreur des vices , que de jalousie contre ceux qui les font servir à leur plaisir. En effet , quand on reprend avec rage & fureur , c'est une marque que l'on hait plus les personnes

que leurs défauts. Il n'y a donc pas plus de parallèle à faire entre Horace & Juvénal, qu'entre un Philosophe grave & un âpre accusateur.

Plusieurs dédaignent les Satyres d'Horace par l'endroit même qui devoit les leur faire estimer davantage ; c'est-à-dire, par la négligence du vers, qui, selon eux, est bas, profaïque, sans noblesse & sans art. Erreur grossière ; car étant comme il est, il suppose plus d'art, plus de goût & plus de travail. C'est ce qu'on éprouve lorsqu'on essaye d'adopter aussi bien qu'Horace a fait le vers exhamètre, à la manière comique assortie aux matières que ce Poète traite, & c'est la sage remar-

que de Lancelot , dans sa nouvelle Methode de la Langue Latine, qu'on appelle communément la Méthode de Port-Royal.

De Tibulle , Properce & Ovide.

Il me reste à parler des Poëtes Elégiaques. Parmi eux, Tibulle est autant qu'on peut l'être , doux , tendre , gracieux , passionné , pur , élégant , soit dans l'harmonie du vers , soit dans le choix inimitable & parfait des termes. Properce a des expressions neuves & une imagination vraiment lyrique. Il est aussi propre à traiter les grands sujets qu'à chanter les amours. Mais il y a quelquefois plus de naturel dans Tibulle. Ovide auroit été sans défaut,

s'il ne se fût pas laissé entraîner par l'abondance de son génie. Il est sobre dans les fastes, où la pureté, & l'exactitude sont entières. On trouve dans les autres Ouvrages de cet Auteur une invention si facile & tant d'aifance pour exprimer toute sorte d'affections, selon les mouvemens les plus internes de la Nature, qu'on l'admire malgré soi; & quoiqu'il soit quelquefois trop abondant, on seroit néanmoins toujours fâché d'être privé de cette abondance.

On remarque dans les trois Poëtes que je viens de citer, la Poësie Latine dans tout son éclat. La malice & la méchanceté de Marulle l'en firent juger autrement. Il refraignit cet éloge à un trop petit

nombre d'Auteurs , dans des vers odieux qu'il fit à ce sujet, & dont voici le sens :

L'amour est redevable à Tibulle, Mars à Virgile, Thalie à Térence. Aucun des Tragiques Latins n'a illustré Melpomene : Horace a donné de l'éclat à la Satyre & à l'Ode : Lucrèce a étalé les graces de la Nature dans ses vers. Nul, selon le témoignage de Rhallus, n'a encore porté l'Epigramme au point qu'il falloit : Catulle sçut l'art de choisir & d'arranger ses mots. Si l'on admet d'autres Poëtes parmi ceux-ci, on en surcharge plutôt le nombre qu'on ne fait honneur à la Poësie.

On voit avec quelle injustice M.

rulle ôte à Plaute , à Properce & à Ovide le rang qui leur est dû. Il ne tient non plus aucun compte d'Ennius , de Lucile & d'autres dont il devoit respecter la mémoire dans les fragmens qui nous restent d'eux , ou sur le rapport des Auteurs les plus graves.

De Manilius.

Il ne faut pas exclure de la pure Latinité tous les Poëtes des siècles suivans , & Manilius moins que tout autre. Celui-ci publia son Poëme de l'Astronomie au tems d'Auguste , bien qu'il ait de l'air du siècle de Néron. Ce fut dans ce siècle que l'on commença de bannir de la prose & des vers l'aifance & la simplicité.

Sans

Sans elles néanmoins on ne sçauroit conserver entierement le naturel. Il reste obscurci , & comme suffoqué par la fréquence des tropes , des figures , des tours forcés & entortillés. Or ces choses n'excitent qu'une fausse admiration , qui , après une courte lecture , se change en dégoût , comme la nourriture trop recherchée & trop délicate.

Tel est le style des Ecrivains postérieurs à ceux que nous avons cités jusqu'ici. Ce style , tout altéré qu'il est , laisse néanmoins entrevoir des étincelles d'un génie rare. Les Auteurs qui l'employent ont une profondeur de sçavoir soutenu par un feu à qui il ne manque que d'être modéré. Si donc nous avons du

rebut pour les fausses beautés que nous y découvrons, elles ne doivent pas nous empêcher d'y appercevoir les véritables. Celles-ci abondent, non-seulement dans Manilius, qui conserve presque toute la grace de son siècle; mais même dans ceux dont le style changea avec le siècle même. Si nous n'entrons pas dans le détail à leur sujet, c'est parce qu'ils ne remplissent point cette idée de Poësie commune à tous les Poëtes que nous avons fait passer en revue. Nous croyons cependant devoir en recommander la lecture à ceux qui étudient. Ce n'est pas que nous veuillions les leur proposer à imiter; mais c'est afin que cette lecture augmente leur sçavoir & excite toujours plus

le feu de leur génie. La pureté & la simplicité du siècle heureux du goût réduiront ensuite ce feu à un juste point de chaleur & à une vivacité modérée.

Des nouveaux Poëtes Latins & de leur doctrine.

Il faut maintenant présenter aux yeux un nouveau Théâtre de Poësie Latine. Nous y verrons les Ouvrages de Pontan , de Sannazan , de Fracastor , de Vida , de Politien , & d'autres de cette heureuse Ecole. Tous ces Auteurs sont comme une vive image des Catulles , des Tibulles , des Propertes , j'oserois presque dire , des Ovides , des Virgiles , des Lucrèces ; tant leur tour poëtique &

leur art merveilleux sont ressemblans à ceux de leurs modeles , si toutefois Ovide , avec l'heureuse variété & l'abondance sans égale de son imagination , & si Virgile & Lucrèce , avec leurs Poëmes inimitables , n'étoient au-dessus de toute comparaison. En effet , aucun des plus distingués d'entre les nouveaux Poëtes Latins n'a fait un Poëme héroïque entier , ni embrassé dans ses vers tout un système de Philosophie.

Mais , avant que de parler de ces Ecrivains , il faut , conformément à notre plan , donner une idée générale de la nouvelle Ecole , ainsi que de son art & de son sçavoir. Nous pourrons ensuite passer avec plus d'assurance au jugement particulier.

de chacun de ceux qui la composent.

Les Langues les plus cultivées & les plus en crédit sont naturellement efficaces pour faire passer dans notre ame , non-seulement les pensées , mais avec l'expression même des pensées , les coutumes & les opinions. En conséquence , l'usage des termes Grecs & Latins & le commerce des grands Auteurs sont une espee d'enchantement secret qui nous transporte dans le siècle où ils vivoient , quoique nous soyons nés dans des tems postérieurs. Nous semblons alors changer de nature , & laissant , pour ainsi dire , le génie qui nous est propre , nous prenons insensiblement celui que nos Maîtres

ont répandu dans nos Ecrits. Après nous être donc enfoncés par une longue étude dans les siècles les plus reculés , nous revenons parmi les Sçavans du nôtre , les uns avec le génie de Platon , d'autres avec celui de Xénophon , de Cicéron ou de Virgile. Néanmoins , aux yeux de l'ignorant & de l'insensé , nous paroissions à notre retour tels que nous étions à notre départ. L'erreur de ces deux personnages vient également de leur folie , de leur jalousie & de la crainte qu'ils voyent que l'une & l'autre nous inspirent.

Mais revenons à notre sujet , la nouvelle Poësie Latine parut avec éclat dans le seizième siècle. Ce fut sous les auspices de Léon X , qui fa-

vorisoit généreusement tous les beaux Arts. Ce Pontife ne se contentoit pas de récompenser ceux qui excelloient ; il faisoit sentir ses bienfaits à quiconque réussissoit médiocrement. De son tems , tous les Auteurs qui s'appliquoient à la Poësie Latine seule , ou à la Latine & l'Italienne ensemble , commençoient par s'écarter de tous les défauts du siècle , c'est-à-dire , des Romances Provençales & des abstractions de l'Ecole de ce tems-là. Ils se débarrassoient ensuite du faux goût de la Péripatéticienne , & parcouroient librement les routes fleuries des autres Ecoles. Enfin ils s'arrêtoient le plus qu'ils pouvoient dans l'ancienne Académie , pour s'abreuver à longs traits

du nectar de la doctrine de Platon. Ce Philosophe qui soutient constamment l'opinion de l'immortalité de l'ame, y élève les pensées de ceux qui s'en nourrissent, & rend leurs Ouvrages immortels. De-là vient que les Poëtes dont nous avons à parler, sans faire profession de Physique, ne laissent pas d'arriver à l'expérience par la seule raison. La Théologie naturelle, nommée communément Métaphysique, leur fait mieux appercevoir l'essence, le mouvement & le changement alternatif des choses matérielles, que la contemplation même de la matiere. En effet, celle-ci ne pouvant parvenir à notre connoissance par d'autre organe que celui des sens qui ont si

peu de proportion avec les choses, le fait moins connoître à notre esprit que la nature même incorporelle. Il est vrai que l'observation des corps particuliers est devenue plus facile, à l'aide des instrumens qui en grossissent la figure, & qui, la faisant appercevoir plus distinctement, la rendent par là plus propre à être saisie par nos sens. Néanmoins ces instrumens artificiels ne nous servent qu'à rassembler d'autres apparences que nous ajoutons à celles que nous présente l'œil tout seul & dénué de tout secours. Or de toutes ces apparences, il n'y en a aucune qui puisse nous promettre plus de certitude qu'une autre, & nous assurer qu'elle présente la vérité telle

qu'elle est. En effet, nos sens qui ne peuvent en aucune façon nous représenter ce qui est incorporel, ne peuvent aussi embrasser, de ce qui est corporel, autre chose que la situation, la figure & le mouvement; & nous ne sçaurions avoir une idée certaine des corps, que par la connoissance de leurs principes & de leurs premières semences, c'est-à-dire, par la connoissance des corps simples qui composent toutes les choses sujettes à nos sens. Mais, ou ces principes sont indéterminés & invisibles; & pour lors quel que soit l'instrument dont on se sert pour les assujettir à nos sens, il trouve un obstacle dans leur petitesse: ou bien ces principes sont indéterminés

& divisibles à l'infini ; & dans ce cas , nous ne sçaurions les comprendre , parce qu'ils n'ont ni figure déterminée , ni forme constante. Outre cela , la matiere elle-même ne peut nous faire comprendre sa division. En effet , on ne sçauroit en supposer les parties divisées , sans supposer aussi qu'il leur intervienne une nature différente qui les détermine & qui les fixe ; ce qui arriveroit au vuide même , si étant , comme il est , étendu , il ne rentroit aussi dans la nature du corps que l'étendue constitue. Je conclus de-là , que puisque tout est plein & que les parties d'un corps n'admettent point , entr'elles , diversité de nature , la matiere reste indivisible , comme

étant toujours naturellement continuée.

Socrate qui connoissoit le peu de certitude que nous avons des choses matérielles , rechercha la vérité , à l'aide de la raison , dans les contemplations générales , plutôt que dans les particulières , par le moyen des expériences infinies , & toujours incertaines. Ce Philosophe , à l'exemple de Prométhée qui déroba le feu du Ciel , tira les lumières de son sçavoir , de la connoissance de l'infinité divine qui subsiste seule par elle-même , parce que sa nature propre est de comprendre l'Être. C'est elle qui est le seul objet de la vérité , & non les choses finies : car celles-ci dépendent toujours d'un

autre principe. Elles s'engendrent donc sans cesse, & ne sont, pour ainsi dire, jamais, parce que leur génération continuelle les fait continuellement changer. On n'en peut donc recueillir aucune science certaine. C'est ce qui fit abandonner à Socrate la Physique & le regne des choses sensibles, pour envisager celui de la seule raison & de la Philosophie morale, dans laquelle il ne fit entrer de Physique qu'autant qu'il en falloit, selon lui, pour mettre dans l'ordre, ou calmer certaines passions. C'est pour cela aussi que Platon se contente, pour la Physique, des seules raisons vraisemblables qui puissent nous donner quelque idée de la Méchanique, ou genc-

rale , ou particuliere , qui regle le cours des choses naturelles.

C'est dans l'Ecole de ce grand homme & par la lecture des autres Philosophes Grecs , de même que par celle de tous les anciens Poëtes , Historiens & Orateurs , que les nouveaux Poëtes Latins s'instruisirent. C'est avec ce fonds & par les lumieres de la Physique générale , empruntées en foule de Lucrèce , qu'ils se firent un génie universel , proportionné à la variété & à la multiplicité des connoissances & des idées , dont le fond est illimité , parcequ'aucun systême particulier ne les resserre dans des bornes fixes. Ainsi le génie des Ecrivains dont il s'agit , rendu d'abord fécond par des semences si

abondantes & si variées , ensuite excitée par l'esprit & l'enthousiasme poétiques , & réglé enfin par l'imitation de ce qu'il y avoit de meilleur , est devenu capable de tout. Il a donc pû , dans ses Essais Lyriques & dans d'autres Ouvrages de moindre conséquence , exciter les passions , aussi bien que celui des anciens. Il a pû produire des Poëmes entiers , remplis d'un sçavoir profond & de connoissances non communes. Ces connoissances sont semées , dans les nouveaux Poëtes , de petites Fables toutes propres à leur sujet. Ils traitent d'ailleurs ce sujet avec un style & des vers si naturels , que l'on voit dans leurs immortelles Compositions la facilité &

le naturel de la Prose le disputer à l'enthousiasme poétique. Mais toujours munis de l'exemple des Anciens, ils ne parent point les Sciences de l'ornement des fictions ; ils les exposent, au contraire, sans aucun symbole, à l'aide seule des couleurs, de l'harmonie & du feu poétique ; imitant en cela Homère, Hésiode & leurs semblables ; mais surtout Empédocle qui les étale toutes nues. Lucrèce se conforme à cette manière dans tous les Livres de son Ouvrage, & Virgile dans son Eglogue intitulée *Silène*, où il explique à son tour la doctrine d'Epicure. Mais ce Poète suit cette règle, principalement dans le sixième Livre de l'Enéide ; où, avec une sublimité
de

de style égale à son sçavoir , il dévoile la Théologie de Platon & le Systême de Pythagore , Systême qu'Ovide a fidèlement rendu dans son quinzième Livre des Métamorphoses.

De Palingène.

Parmi les nouveaux Poëtes Latins , Palingène s'étend plus que tout autre sur la Nature , dans son Poëme intitulé *Zodiaque de la vie humaine*. C'est là qu'il rapporte même certaines parties de la Physique à la morale qu'il y déploie en forme de Satyre. Ce nom convient à son Ouvrage , soit à cause de la variété des choses dont il traite , soit par la critique qu'il y fait des mœurs.

Y

mais cette critique doit tomber sur l'Auteur plus que sur tout autre , à cause de la liberté des sentimens dont tout son Poëme est semé. Il y va jusqu'à adopter une opinion impie d'Aristote , rendue dans certains vers du dernier Livre. C'est dans cet endroit qu'il enseigne que Dieu étant très-bon , & ayant une puissance infinie , a épuisé toute cette puissance dans la création des choses infinies comme lui ; & que , par conséquent , il ne s'est réservé aucune faculté de créer de nouveaux êtres. Ces défauts sont indignement mêlés dans Palingène , avec les qualités les plus rares , c'est-à-dire , avec un art & un génie étonnant : Mais on y remarque surtout une

merveilleuse facilité qu'il ne perd jamais de vûe , quoiqu'il change souvent de style. Il rend ce style adroitement simple ou relevé , selon l'exigeance de la matiere. Jules Scaliger pense néanmoins que ce Poëte a eu le malheur de choisir le style bas. Il mériteroit ce reproche s'il étoit inférieur aux choses qu'il traite, & s'il n'avoit joint à la clarté & à la douceur sans égale de ses vers , la noblesse ; qualité qui convient au style sublime , simple ou tempéré , selon la nature de chacun. Je ne désavouerais pas cependant que cette grande facilité de parler de Palin-gène ne soit quelque fois peu châtiée , & souvent surabondante.

De Pontan.

Pontan embrasse aussi plusieurs sciences dans les Poèmes qu'il a composés. Si ce Poète eût été plus curieux de choisir que d'entasser, il auroit pû remplir ses Ouvrages d'or seul, sans aucun mélange étranger. Cependant, comme il avoit l'esprit orné d'une érudition variée, il voulut s'appliquer à diverses sortes de Poësies, dans lesquelles il réussit d'ordinaire assez bien. On voit dans toutes un génie heureux & qui se plie aisément, capable du fort & du grand, ainsi que du simple & du tendre. Il sçait, dans ce dernier genre, mettre en œuvre les graces & les charmes de Catulle; & pour

resembler parfaitement à ce Poëte, il ne manque peut-être à Pontan que d'être sobre & châtié.

De Capicius & d'Aonius Verulanus.

Avec moins de fécondité de génie que Pontan, mais néanmoins avec plus d'art, Capicius s'exerce à traiter les mêmes matières dans ses Livres des Principes des choses. C'est là que ce Poëte, appliqué à imiter Eucrèce, lui ressemble quelquefois dans l'exposition; mais il n'a ni l'abondance heureuse qui regne dans les vers de cet Auteur, ni son enthousiasme. L'élevation que cette dernière qualité donne, se remarque davantage dans Aonius Verulanus. Celui-ci dans son Poëme immortel.

de l'*Immortalité de l'ame*, est vainqueur de Lucrèce, & détruit ses erreurs, au moyen des vertus que sa Poësie emprunte de celle de cet illustre Auteur.

De Fracastor.

Fracastor s'éleve au-dessus des autres, soit par ses connoissances Philosophiques, soit par les charmes de sa Poësie. Parmi ses Compositions, la Syphilis est, à mon avis, celle où il est supérieur à tous les nouveaux Poëtes, & à lui-même. Jusques là qu'on peut, sans beaucoup de témérité, mettre cet Ouvrage en parallèle avec le plus parfait de ceux de Virgile, c'est-à-dire, avec les Géorgiques. Le génie que Fracastor

montre ici fait voir combien une ame reproduite , pour ainsi dire , par la Philosophie , & excitée par l'enthousiasme poëtique , l'emporte sur une autre. Avec quelle chaleur elle sçait agir & préparer les matieres qu'elle renferme en elle-même , pour les répandre ensuite au-dehors en vers harmonieux. On voit avec quelle adresse ce Poëte applique les connoissances générales à son sujet , avec quelle fougue d'imagination , après avoir consulté les Loix immuables de la Nature , il prédit les vicissitudes à venir dans l'endroit du premier Livre qui commence ainsi :

Le Soleil & les Planettes sont les premiers mobiles qui régissent &

agitent la Mer , la Terre & l'Air.

Combien il répand de semences des anciennes opinions ; comment il les dépouille de leurs différences apparentes ; comment il les réduit au sentiment général & commun du Cercle fatal , comme le nomment les Poëtes ; comment ce Cercle est pour lui un miroir de l'avenir , présenté à ses yeux par la connoissance sublime qu'il a , non d'une Astrologie vaine , mais Physique & naturelle. On voit enfin avec quelle adresse il sçait confondre l'esprit de Virgile avec celui de Lucrece , & les réduire à une forme qui differe néanmoins de l'un & l'autre en particulier , pour s'en revêtir ensuite sans aucune apparence d'imitation étudiée.

étudiée. Avec quelle grace , dans toute la suite de son Poëme , il distribue les exemples & place de petites fictions imaginées à propos. Toutes ces rares qualités sont cause que de tous les Poëmes où les nouveaux Auteurs Latins montrent des connoissances , celui-ci est le dernier dont je parle ; ayant voulu le séparer & le distinguer des autres , comme celui où la Poësie & la Physique ont fait leurs derniers efforts.

De Sannazar.

Le premier que nous ferons paroître parmi ceux qui n'embrassent point dans leur Poëme un sujet entier , puisé des connoissances générales , sera Sannazar. Ce Poëte fut

Z

une des lumieres de la Langue Italienne & de la nouvelle Poësie Latine. Il éleva & illustra celle-ci, en la faisant servir à célébrer le grand Mystere de l'Incarnation, dans son divin Poëme de l'Enfantement de la Vierge. On voit dans cet Ouvrage les Muses passer du vil esclavage des fausses Divinités au culte du vrai Dieu. Jules Scaliger & d'autres Critiques, admirateurs de Sannazar, le blâment pourtant d'avoir mêlé, dans un sujet si pieux & si chrétien, les Muses, les Dryades, les Napées & autres noms du Paganisme. Cependant, si l'on considère ce que nous avons dit au commencement de ce Livre, on verra que ces Personnages fabuleux ne sont autre chose que

divers effets de la Nature. Ils sont par conséquent aussi peu profanes que ceux-ci , la promptitude de la mémoire , la fécondité de la terre , la sérénité du Ciel , la tranquillité des eaux ; toutes choses représentées sous les noms de Nymphes.

Les Prophètes , & en particulier le divin Psalmiste , invitent plus d'une fois l'eau , l'air , la terre , les vents & leurs qualités naturelles à adorer & à rendre gloire à leur Créateur. Est-il donc surprenant que Sannazar , animant ces choses à son tour , les ait exprimées par des noms symboliques & par des expressions d'une Langue dont il a voulu allier le génie & l'autorité au sujet respectable qu'il traite ?

Au reste , cet Auteur se soutient également dans ses Epigrammes , dans ses Endecasyllabes , & surtout dans ses Eglogues , où il fait si bien faire retentir les bois & le rivage de la Mer du son de la Musette de Virgile.

De Jérôme Vida.

Le sujet que Sannazar ne traite qu'en partie , Jérôme Vida le traite en entier dans sa Christiade. Celui-ci prend ce qu'il y a de plus auguste ici bas , c'est-à-dire , le langage héroïque & la magnificence de l'expression poétique pour les élever au Ciel , & leur faire exprimer ce qu'il y a de plus sublime & de plus sacré , c'est-à-dire , l'Histoire de Je-

fus-Christ & sa doctrine. En célébrant les divines vérités, Vida sçait joindre toujours, dans le tissu ingénieux de sa narration, le plaisir à la curiosité; qualité qui naît d'ordinaire de l'imitation d'Homère. Il sçait mettre en usage avec art l'*Usteron Prote*, dans la Vie de Jesus-Christ. Il en place en effet le milieu au commencement, & le commencement au milieu. Il met pour ce sujet dans la bouche de S. Joseph & de S. Jean, interrogés par Pilate, l'Histoire de la Naissance du Sauveur, comme celle des Miracles & des Œuvres qu'il fit avant sa Passion. La vûe du Poëte est de présenter sans cesse le même sujet au Lecteur, pour exciter par là dans lui l'attention & le

plaisir que procure la vérité.

C'est à tort que l'on reproche à Vida & à ceux qui suivirent son exemple, d'avoir revêtu les Anges de marques militaires & de leur avoir attribué les passions humaines, en se conformant à la manière dont Homère représente les Dieux. Vida ne donne aux Anges que des passions modérées & changées en vertu, comme étant animées par une fin louable. Or l'on ne doit point retrancher au Poëte qui peint avec des paroles, ce que l'on accorde à l'Artiste qui le fait avec des couleurs, & qui représente les Anges avec une figure & des affections humaines. Dieu qui est immuable & qui ne sçait se troubler, ne laisse pas

d'être représenté dans Moÿse & les autres Prophètes , comme passible & agité de colére. Les Prophètes ont voulu par-là se proportionner à la foiblesse de l'entendement humain , qui ne sçait appliquer les diverses affections d'une Providence infinie & éternelle à d'autres causes qu'à celles dont sa propre nature lui fournit l'idée. Pourquoi donc ôter à Vida une liberté autorisée par les exemples des Livres Sacrés ? Cette excuse doit le mettre à couvert du reproche , comme tous les autres Poëtes de ce siècle heureux où les Ecoles publiques d'Italie n'avoient pas encore changé de style. Pour lors , on employoit , au culte de notre sainte Religion , la grace des fictions poëti-

ques & la majesté de la Langue Latine , qui lui devoit depuis long-tems son ministere.

Cette Langue , à l'aide de l'autorité suprême & sans fin de l'Eglise Romaine & des Mysteres divins dont elle est la dépositaire , a reçu cette immortalité qu'elle se promettoit vainement du mérite de ses merveilleux Auteurs & de l'immense étendue de son Empire profane. En effet , ni Langue , ni Institut , de quelque nature qu'ils soient , ne sçauroient durer toujours s'ils ne sont entés sur la Religion.

Vida s'approprie plus de tours & d'expressions poëtiques de Lucrèce , dans le Poëme dont il s'agit ici , que dans aucune autre de ses Compositi-

tions. La majesté de ce qu'il emprunte de cet Auteur lui semble convenir mieux à la grandeur de son sujet que le brillant éclat de Virgile. Il répand les étincelles poétiques en plus grande abondance dans ses autres Poëmes, à cause que la matière lui en fournit plus de liberté. Sans parler de ses Odes, de ses Hymnes & de ses Eglogues, on le remarque surtout dans son Poëme intitulé *le Ver à foye*, dans les échecs, & dans celui où le Poëte rassemble les préceptes de la Poétique; mais où il est encore plus remarquable, par la Poësie même qu'il employe à les exprimer.

D'Ange Politien.

Venons aux Auteurs qui ont produit des Compositions de moindre conséquence. Quoique nous ne soyons pas astreints à l'ordre des tems , nous commencerons par Politien , comme étant un de ceux qui parurent les premiers. Celui-ci sembla né pour ressusciter les beaux Arts. Il approfondit la Langue Grecque & la Latine. Il sçut par son génie donner une apparence de nouveauté à tout ce qu'il empruntoit adroitement des Anciens. C'est ce que l'on voit dans routes les Compositions ; mais surtout dans celle qui a pour titre *les Bois*. Cet Ouvrage est heureusement semé de l'érudition la plus

choisie , & brille des traits les plus vifs de la Poësie. Mais , parmi le nombre de petites pièces qui le composent , celle qui a pour titre l'*Habitant de la campagne* , est en même tems l'expression d'une Poësie parfaite & d'une vie heureuse & frugale. Non moins digne de remarque est la Pièce intitulée l'*Ambre*. Il suffira de dire à la louange de celle-ci , qu'elle est un digne miroir d'Homère , dont l'Auteur sçait mieux qu'aucun des nouveaux , connoître & exprimer le caractère. C'est de cette sorte encore qu'il réussit à peindre Virgile , dans la Pièce qui a pour titre *Manto*. Une seule chose a pû quelquefois faire écarter Politien de la pureté du siècle d'Auguste ;

c'est la fécondité de son imagination & la liberté de génie avec laquelle il mêle les façons de parler de divers Auteurs. Ce qui néanmoins lui fait exprimer à la fois le grand, le tendre & le gracieux ; mais non sans laisser appercevoir des défauts.

Du Bembo & de Novagerio.

Après Ange Politien, nous parlerons de cinq Poètes illustres dont les Ouvrages sont d'ordinaire imprimés ensemble. Pierre Bembo le premier de ces Ecrivains, employa dans sa Poësie Latine le même art que dans ses autres Compositions. L'exactitude extrême fut son partage. Cette qualité est très-utile, & nécessaire jusqu'à un point, après

que l'Ouvrage est fait ; mais elle étoit naturelle à Bembo. Elle intervenoit peut-être à contre tems dans l'action même de la composition : elle amortissoit donc en lui l'ardeur poétique , & retenoit son enthousiasme. Il arrivoit par conséquent aux productions de son esprit , ce qui arrive à un enfant qui vient au monde. Si l'on veille trop à sa conservation , ou on le tue dès l'enfance , ou on le prive de sa force dans la jeunesse. C'est à cette occasion qu'on pourroit justement dire avec Manilius.

Le soin m'est nuisible , qu'on me laisse en repos.

En effet , la délicatesse avec laquelle on élève un enfant , & l'art dont on use pour le délivrer de quel-

qu'humeur pernicieuse que l'âge & le mouvement même irrégulier auroient dissipée, emporte, avec cette humeur, le sang le plus pur. La Nation Italienne est pleine de ces sortes d'élèves, au détriment de sa propre liberté; & l'on peut dire de ces sortes de compositions ce que Cicéron disoit de l'éloquence de Licinius Calvus : *Quoique Licinius traite ses sujets avec sçavoir & élégance, néanmoins, comme il est trop recherché & qu'il s'observe trop, il devient semblable à un homme qui, dans la crainte de faire amas du mauvais sang, perdrait le bon.*

Cette comparaison convient également à Bembo & à Novagerio :

quoique d'ailleurs ce dernier soit plein d'élégance , & qu'il mérite comme l'autre , d'être loué pour son exactitude & pour sa pureté.

De Cotta.

Cotta s'étudie trop à mettre une tendresse affectée dans son style coupé , & dont le vers montre tant de désordre. Ce style est en même tems si plein de grimaces de femmes , que la fréquence de ces défauts & des précédens , le rend dégoûtant. Heureux l'Auteur qui , avec tant de secheresse dans ses manières & si peu de nerf , a pû se faire & soutenir jusqu'à nos jours une si grande réputation.

*De Marc Antonio Flaminio & de
Balthazar Castiglione.*

Marc-Antonio Flaminio & Balthazar Castiglione ont même simplicité & même exactitude ; mais ils donnent plus de liberté à leur génie , & leur voix est plus sonore & plus belle que celle des Auteurs précédens. Le premier a un esprit également propre à célébrer les amours profanes & la Majesté sacrée du Très-Haut. Le second sçait l'art de rendre aussi bien l'esprit de Virgile dans son Alcon & dans sa Cléopâtre , que celui de Catulle & de Tibulle dans ses Elégies pleines de douceur.

Du

Du Cardinal Sadolet.

La Trompette du Cardinal Sadolet rend des sons non moins éclatans que celle de tout autre. La grandeur des sentimens, la beauté des expressions & des tours poétiques des Anciens sortent de sa plume, comme d'une source libre & naturelle.

De Jean-Baptiste Amalteo.

Ce seroit vouloir compter les étoiles l'une après l'autre que d'entreprendre de faire ici mention de tous les Poëtes Latins qui illustrent ce siècle heureux, dont la ressemblance s'est perdue. Il suffit d'avoir donné dans l'étendue bornée de ce

Aa

discours , une idée de ceux dont nous avons parlé jusqu'ici , & auxquels les autres ont rapport. Cependant , parmi ceux qui restent , on remarque le style clair & distingué de Jean - Baptiste Amaltheo , surtout dans les cinq Eglogues que nous avons de lui. Elles brillent dans le volume des Poëtes nouveaux , comme des étoiles dans un Ciel pur & serein. Ce seroit montrer peu de connoissance du mérite de cet Auteur , que de ne pas le tirer de la foule pour le faire aller de pair avec ceux que nous avons indiqués ci-devant. Il en égale & surpasse les meilleurs par le son distingué de son heureuse muse. Cet instrument , manié par Amaltheo , emprunte des

airs de l'harmonie la plus pure de l'antiquité, & les répète d'une façon rare & nouvelle.

De la Poësie Macaronique de Merlin Coccaio.

Il ne me reste plus à parler que de la Poësie Macaronique, dont l'inventeur est Théophile Folengo, nommé par sobriquet *Merlin Coccaio*. Cet Auteur aima mieux être seul dans un genre badin, qu'après un autre dans le sérieux. Il fait d'ailleurs assez connoître par son sçavoir, par sa facilité à inventer & par son imagination extraordinaire, que ce n'étoit pas la force, mais la volonté qui lui manquoit pour entreprendre un Poëme héroïque. Il

A a ij

employa donc , par grandeur d'ame , ses talens à écrire dans un genre de Poësie tout nouveau & tout opposé à celui de Tridentiano ; car ce dernier fait entrer le tour de la phrase latine dans la Composition Italienne , & l'autre , le tour de la phrase Italienne dans la Latine.

F I N.

T A B L E
D E S A R T I C L E S.

D E l'efficace de la Poësie ,	page 20
Du vrai-semblable & du convenable,	23
De l'Art d'Homère ,	28
De l'origine des vices de la Poësie ,	36
Vérité des caractères exprimés par Homère ;	
Variété des affections humaines ,	38
Utilité de la Poësie ,	47
Origine de l'idolâtrie ,	55
De la nature de la Fable ,	67
De la Fable d'Homère ,	72
Utilité de la Fable ,	74
De la Poësie Epique & Dramatique , & des	
mœurs Romaines ,	89
De la Poësie Lyrique ,	107
Du Jugement du Peuple ,	122
Différens âges de la Poësie ,	138
D'Homère & d'Hésiode ,	154
D'Eschile ,	177
De Sophocle ,	179
D'Euripide ,	183
D'Aristophane ,	188
De Pindare ,	196
D'Anacréon ,	200
De Théocrite , de Moschus & de Bion ,	203
De Plaute ,	208
De Térence & de Phédre ,	213

<i>De Lucrèce ,</i>	216
<i>De Catulle ,</i>	220
<i>De Virgile ,</i>	225
<i>D'Horace , Perse & Juvenal ,</i>	232
<i>De Tibulle , Properce & Ovide ,</i>	237
<i>De Manilius ,</i>	240
<i>Des nouveaux Poètes Latins & de leur doctrine ,</i>	243
<i>De Palingène ,</i>	257
<i>De Pontan ,</i>	260
<i>De Capicius & d'Aonius Verulanus ,</i>	262
<i>De Fracastor ,</i>	262
<i>De Sannazar ,</i>	265
<i>De Jérôme Vida ,</i>	268
<i>D'Ange Politien ,</i>	274
<i>Du Bembo & de Novagerio ,</i>	276
<i>De Cotta ,</i>	279
<i>De Marc-Antonio Flaminio , & de Balthazar Castiglione ,</i>	279
<i>Du Cardinal Sadolet ,</i>	280
<i>De Jean-Baptiste Amalteo ,</i>	282
<i>De la Poësie macaronique de Merlin Coccaio ,</i>	284

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Raison ou idée de la Poësie, Ouvrage traduit de l'Italien de GRAVINA, par M. RÉQUIER.* Je crois que la maniere particuliere dont l'Auteur a traité cet Ouvrage, le fera agréer au Public. A Paris ce 5 Décembre 1754.

GRANE'S DE LAVAUR.

P R I V I L È G E D U R O I .

L OUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre , A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Mairres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , Salut : Notre amé JEAN-BAPTISTE DESPILLY , Fils , Libraire à Paris , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage , qui a pour titre : *Raison ou Idée de la Poësie , concernant la Poësie Grecque & Latine , Ouvrage traduit de l'Italien de GRAVINA*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives , à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere , dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Ayril 1725. Qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit

ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-deuxième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-cinq, & de notre régne le quarantième. Par le Roi en son Conseil.

P E R R I N.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 520. fol. 406. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 9 Mai 1755. Signé, DIBOT, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON. Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché.

XXX (1+2) VI.87





